

pierre qui part de nostre main, que de celui de la huitiesme sphere. Et pour éviter cette difficulté et estrangeté, qui ne peut à la verité loger en nostre imagination que malaisément, quoy qu'ils establissent que nous n'estions aucunement capables de sçavoir, et que la verité est engouffrée dans des profonds abysmes où la veuë humaine ne peut penetrer, si advouoient ils les unes choses plus vray-semblables que les autres, et recevoient en leur jugement cette faculté de se pouvoir incliner plustost à une apparence qu'à un'autre : ils luy permettoient cette propension, luy defandant toute resolution. L'advis des pyrrhoniens est plus hardy, et quant et quant beaucoup plus veritable et plus ferme<sup>1</sup> : car cette inclination academique et cette propension à une proposition plustost qu'à une autre, qu'est-ce autre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité en cette cy qu'en celle là ? Si nostre entendement est capable de la forme, des lineamens, du port et du visage de la verité, il la verroit entiere aussi bien que demie, naissante et imperfecte. Cette apparence de verisimilitude qui les faict pendre<sup>2</sup> plustost à gauche qu'à droite, multipliez la<sup>3</sup>, augmentez la ; cette once de verisimilitude qui incline la balance, augmentez la<sup>4</sup> de cent, de mille onces, il en adviendra en fin que la balance prendra party tout à fait, et arrestera un choix et une verité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vray-semblance, s'ils ne cognoissent point<sup>5</sup> le vray ? Comment cognoissent ils la semblance de ce dequoy ils ne connoissent pas le corps et l'essencé<sup>6</sup> ? Ou nous pouvons juger tout à fait, ou tout à fait nous ne le pouvons pas. Si noz facultez intellectuelles et sensibles sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que floter et van-

1. Var. : Et quant et quant *plus vray-semblable*.

2. Var. : Qui les faict *prendre*.

3. Var. : *Multipliez la* (mots supprimés).

4. Var. : *Multipliez la*.

5. Var. : *Point* (mot supprimé).

6. Var. : Ils ne connoissent pas *l'essence*.

ter, pour neant laissons nous emporter nostre jugement à aucune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter ; et la plus seure assiete de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle là où il se maintiendroit rassis, droit, inflexible, sans bransle et sans agitation<sup>1</sup>. Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entrée de leur force propre et autorité, nous le voyons assez : parce que, s'il estoit ainsi, nous les recevriens de mesme façon ; le goust du vin<sup>2</sup> seroit tel en la bouche du malade qu'en la bouche du sain ; celui qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourdes<sup>3</sup>, trouveroit une pareille durté au bois ou au fer qu'il manie, que fait un autre. Les sujets estrangers se rendent donc à nostre mercy ; ils logent chez nous comme il nous plaist. Or, si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la verité par noz propres moyens, ces moyens estans communs à tous les autres<sup>4</sup> hommes, cette verité se rejecteroit de main en main de l'un à l'autre, car la verité n'est jamais qu'une<sup>5</sup>. Et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel. Mais ce, qu'il ne se void aucune proposition qui ne soit debattue et controverse entre nous, ou qui ne le puisse estre, montre bien que nostre jugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit, car mon jugement ne le peut faire recevoir au jugement de mon compaignon : qui est signe

1. Var. : *Inter visa, vera aut falsa, ad animi assensum nihil interest* (1).

2. Var. : *Le vin.*

3. Var. : *Gourds.*

4. Var. : *Autres* (mot supprimé).

5. Var. : *Car la verité n'est jamais qu'une* (proposition supprimée).

(1) Entre les apparences vraies ou fausses, il n'y a point de différence pour l'assentiment de l'esprit. (CICÉRON, *Acad.*, 28).

que je l'ay saisi par quelque autre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moy et en tous les hommes.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se void entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et universel en la connoissance des choses. Car cela est presupposé tres-veritablement, que de aucune chose les hommes, je dy les sçavans les mieux nais, les plus suffisans, ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste; car ceux qui doutent de tout doutent aussi de cela, et ceux qui nient que nous puissions aucune chose comprendre<sup>1</sup> disent que nous n'avons pas compris que le ciel soit sur nostre teste; et ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Outre cette diversité et division infinie, par le trouble que nostre jugement nous donne à nous mesmes, et l'incertitude que chacun sent en soy, il est aysé à voir qu'il a son assiete bien mal assurée. Combien diversement jugeons nous des choses? combien de fois changeons nous nos fantasies? Ce que je tiens aujourd'huy et ce que je croy, je le tiens et le croy de toute ma croyance; tous mes utils et tous mes resorts saisissent cette opinion<sup>2</sup> et m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent. Je ne sçaurois embrasser aucune verité ny conserver avec plus de force<sup>3</sup> que je fay cette cy. J'y suis tout entier, j'y suis voyrement; mais ne m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir embrassé quelqu'autre chose à tout ces mesmes instrumens, en cette mesme condition, que depuis j'ay jugée fauce? Au moins faut il devenir sage à ses propres despans. Si je me suis trouvé souvent trahy sous cette mesme<sup>4</sup> couleur, si ma touche se trouve ordinairement fauce, et ma balance inegale et injuste, quelle assurance en puis-je prendre à cette fois plus qu'aux autres? N'est-ce pas

1. Var.: *Comprendre aucune chose.*

2. Var.: *Empoignent* cette opinion.

3. Var.: Avec plus d'*assurance.*

4. Var.: *Mesme* (mot supprimé).

ter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fièvre continue peut renverser <sup>1</sup> nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion. Si l'apoplexie assoupit et esteint tout à fait la veuë de nostre intelligence, il ne faut pas doubter que le morfondement ne l'esblouisse; et, par consequent, à peine se peut il rencontrer une seule heure en la vie où nostre jugement se trouve en sa deuë assiete, nostre corps estant subject à tant de continuelles alterations <sup>2</sup>, et estofé de tant de sortes de ressorts, que j'en croy les medecins, combien il est malaisé qu'il n'y en ayt tousjours quelqu'un qui cloche <sup>3</sup>.

Au demeurant, cette maladie ne se descouvre pas si aisément, si elle n'est du tout extreme et irremediable, d'autant que la raison va tousjours, et torte, et boiteuse, et deshanchée <sup>4</sup>. Elle va et de tort et de travers <sup>5</sup>, et avec le mensonge comme avec la verité: par ainsin il est malaisé de descouvrir son mesconte et desreglement. J'appelle tousjours raison cette apparence de discours que chacun forge en soy: cette raison, de la condition de laquelle il y en peut avoir cent contraires autour d'un mesme subject, c'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable et accommodable à tous biais et à toutes mesures; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon dessein qu'ait un juge, s'il ne s'escoute de prez, à quoy peu de gens s'amusement, l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté et à la vengeance, et non pas seulement choses si poissantes, mais cet instinct fortuite qui nous faict favoriser une chose plus qu'une autre, et qui nous donne, sans le congé de la raison, le choisis en deux pareils subjects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son jugement la recommandation ou deffaveur d'une cause et donner pente à la balance.

1. Var.: Peut atterrer.

2. Var.: A tant de continuelles mutations.

3. Var.: Qui tire de travers.

4. Var.: Va tousjours torte, boiteuse et deshanchée.

5. Var.: Elle va et de tort et de travers (mots supprimés).

Moy qui m'espie de plus prez, qui ay les yeux incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'ay pas fort à faire ailleurs <sup>1</sup>,

*Quis sub Arcto  
Rex gelidæ metuatur oræ,  
Quid Tyridatem terreat, unice  
Securus <sup>2</sup>,*

à peine oseroy-je dire la vanité et la foiblesse que je trouve chez moy. J'ay le pied si instable et si mal assis, je le trouve si aysé à croler et si prest au mouvement et au branle <sup>3</sup>, et ma veuë si desreglée, que à jun je me trouve <sup>4</sup> autre qu'après le repas. Si ma santé me rid et la clarté d'un beau jour, me voylà honneste homme; si j'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfroigné, mal plaisant et inaccessible. Un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé, et mesme chemin à cette heure plus court, une autrefois plus long, et une mesme forme, tantost plus, tantost moins agreable <sup>5</sup>. Tantost je suis à tout faire, tantost à rien faire <sup>6</sup> ce qui m'est plaisir à cette heure me sera tantost peine <sup>7</sup>. Il se fait mille agitations chez moy <sup>8</sup> sans le congé du jugement <sup>9</sup>: ou l'humeur melancholique me tient, ou la cholerique; et de son autorité privée à cett' heure le chagrin predomine en moy, à cett' heure l'alegresse. Quand je prends des livres, j'auray apperceu en tel passage des graces excellentes et qui auront feru mon ame; qu'un' autre fois j'y retombe, j'ay beau le tourner et virer en cent

1. Var.: Qui n'a pas fort *affaire* ailleurs.

2. Et qui ne me soucie nullement de savoir quel roi fait tout trembler sous l'Ourse glacée, ou de quoi s'inquiète le roi d'Arménie Tiri-date. (HORACE, *Od.*, I, XXVI, 3).

3. Var.: Et si prest *au branle*.

4. Var.: Je me *sens*.

5. Var.: *Ores plus, ores* moins agreable.

6. Var.: *Maintenant* je suis à tout faire, *maintenant* à rien faire.

7. Var.: *Quelquesfois* peine.

8. Var.: Il se fait mille agitations *indiscrettes et casueles* chez moy.

9. Var.: *Sans le congé du jugement* (mots supprimés).

la compassion sert d'aiguillon à la clemence, et la prudence de nous conserver <sup>1</sup> est esveillée par nostre crainte et lascheté <sup>2</sup>; et combien de belles actions par l'ambition! combien par la presumption! aucune eminente et gaillarde vertu en fin n'est sans quelque agitation desreglée. Seroit-ce pas l'une des raisons qui auroit meü les epicuriens à descharger Dieu de tout soin et sollicitude de nos affaires, d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous sans esbranler son repos et sa tranquillité <sup>3</sup> par le moyen des passions, qui sont comme des piqueures et sollicitations qui acheminent l'ame aux operations vertueuses <sup>4</sup>? Au moins cecy ne sçavons nous que trop, que les passions produisent infinies et perpetuelles mutations en nostre ame, et la tyrannisent merueilleusement. Le jugement d'un homme courroucé ou de celui qui est en crainte, est-ce le jugement qu'il aura tantost, quand il sera rassis <sup>5</sup>?

Quelles differences de sens et de raison, quelle contrariété d'imaginations nous presente la diversité de nos passions! Quelle assurance pouvons nous donq prendre de chose si instable et si mobile, subjecte par sa condition à la maistrise du desreglement et de la cecité <sup>6</sup>? Si nostre jugement est en

1. Var.: Et gouverner.

2. Var.: *Et lascheté* (mots supprimés).

3. Var.: *Et sa tranquillité* (mots supprimés).

4. Var.: *Acheminans l'ame aux actions vertueuses.*

5. Var.: (Variante à partir de, *Au moins cecy ne sçavons nous que trop*): Ou bien ont ils creu autrement et les ont prises comme tempestes qui desbauchent honteusement l'ame de sa tranquillité? *ut maris tranquillitas intelligitur, nulla ne minima quidem, aura fluctus commovente: sic animi quietus et placatus cernitur, quum perturbatio nulla est qua moveri queat* (1).

6. Var.: A la maistrise du trouble, n'allant jamais qu'un pas forcé et emprunté?

(1) De même qu'on juge de la tranquillité de la mer quand aucun souffle n'agite sa surface, ainsi on peut assurer que l'ame est tranquille quand nulle passion ne peut l'émouvoir. (CICÉRON, *Tusc.*, V, 6).

main à la fauceté mesmes et à l'erreur<sup>1</sup>; si c'est de la folie et de la mensonge<sup>2</sup> qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses, quelle seurité pouvons nous attendre de luy<sup>3</sup> ?

Je n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle et poisante, desquelles la plupart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se connoistre<sup>4</sup>. Mais cette passion qu'on dict estre produite par l'oisiveté au cœur des jeunes hommes, quoy qu'elle s'achemine avec loisir et d'un progrès mesuré, elle represente bien evidemment, à ceux qui ont quelque fois<sup>5</sup> essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion et alteration que nostre jugement souffre. J'ay autrefois entrepris de me tenir bandé pour la soustenir et rabatre : car il s'en faut tant que je sois de ceux qui convient les vices, que je ne les suis pas seulement, s'ils ne m'entraiment. Je la sentoie naistre, croistre, et s'augmenter en despit de ma resistance, et en fin, tout voyant et vivant, me saisir et posseder de façon que, comme d'une yvesse,

1. Var. : Est en main à la *maladie* mesmes et à la *perturbation*.

2. Var. : De la folie et de la *temerité*.

3. Var. : N'y a il point de hardiesse à la philosophie d'estimer des hommes qu'ils produisent leurs plus grands effects et plus approchans de la Divinité quand ils sont hors d'eux et furieux et insensez ? Nous nous amendons par la privation de nostre raison et son assoupissement. Les deux voies naturelles pour entrer au cabinet des dieux et y preveoir le cours des destinées sont la fureur et le sommeil. Cecy est plaisant à considerer : par la dislocation que les passions apportent à nostre raison nous devenons vertueux ; par son extirpation que la fureur ou l'image apporte, nous devenons prophetes et devins. Jamais plus volontiers je ne l'en creu. C'est un pur enthousiasme que la saincte Verité a inspiré en l'esprit philosophique qui luy arrache, contre sa proposition, que l'estat tranquille de nostre ame, l'estat rassis, l'estat plus sain que la philosophie luy puisse acquerir n'est pas son meilleur estat. Nostre veillée est plus endormie que le dormir ; nostre sagesse, moins sage que la folie ; noz songes vallent mieux que noz discours ; la pire place que nous puissions prendre, c'est en nous. Mais pense elle pas que nous ayons l'adviseement de remarquer que la voix qui fait l'esprit, quand il est deprins de l'homme, si clair-voyant, si grand, si parfait et, pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant et tenebreux, et à cette cause voix infiable et incroyable ?

4. Var. : De se *reconnoistre*.

5. Var. : *Quelque fois* (mots supprimés).

l'image des choses me commençoit à paroistre autre que de coutume. Je voyois evidemment grossir et croistre les avantages du sujet que j'allois desirant, et agrandir et enfler par le vent de mon imagination; les difficultez de mon entreprinse s'aiser et se planir, mon discours et ma conscience se tirer arriere; mais, ce feu estant evaporé tout à un instant, comme de la clarté d'un esclair, mon ame reprendre une autre sorte de veuë, autre estat et autre jugement; les difficultez de la retraite me sembler grandes et invincibles, et les mesmes choses de bien autre goust et visage que la chaleur du desir ne me les avoit presentées. Lequel plus veritablement? Pyrrho n'en sçait rien. Nous ne sommes jamais sans maladie. Les fievres ont leur chaud et leur froid; des effets d'une passion ardente nous retombons aux effets d'une passion frilleuse. Autant que je m'estois roulé en avant, je me reboute d'autant en arriere<sup>1</sup>.

*Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus  
Nunc ruit ad terras, scopulosque superjacet undam  
Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam;  
Nunc rapidus retro atque æstu revoluta resorbens  
Saxa fugit, littusque vado labente relinquit<sup>2</sup>.*

Or, de la cognoissance de cette miene volubilité et imperfection<sup>3</sup>, j'ay par accident engendré en moy quelque constance et fermeté d'opinions<sup>4</sup>, et n'ay guiere alteré les miennes premieres et naturelles: car, quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, je ne change pas aisément, de peur que j'ay de perdre au change; et, puis que je ne suis pas capable de choisir, je pren le choix d'atruy et me tien en l'assiette où Dieu m'a mis: autrement,

1. Var. : Autant que je m'estois jetté en avant, je me relance d'autant en arriere.

2. Ainsi la mer, par un double mouvement, tantôt se précipite vers la côte, couvre les rochers d'écume et se répand au loin sur le rivage; tantôt, retournant sur elle-même et entraînant dans son reflux les cailloux qu'elle avait apportés, elle fuit, et, abaissant ses eaux, laisse la plage à découvert. (VIRGILE, *En.*, XI, 624).

3. Var. : *Et imperfection* (mots supprimés).

4. Var. : Quelque constance d'opinions.

je ne me sçauroy pas<sup>1</sup> garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis-je, par la grace de Dieu, conservé pur et entier<sup>2</sup>, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siecle a produites. Les escrits des anciens, je dis les bons escrits, pleins et solides, me tentent et me<sup>3</sup> remuent quasi où ils veulent; celui que j'oy me semble toujours le plus roide; je les trouve avoir raison chacun à son tour, quoy qu'ils se contrarient. Cette aisance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vray-semblable, et qu'il n'est rien si estrange à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoilles ont branlé trois mille ans; tout le monde l'avoit ainsi creu, jusques à ce qu'il y a environ 18 cens ans que quelqu'un s'avisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit<sup>4</sup>; et, de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine qu'il s'en sert tres-regléement à toutes les consequences astrologiennes. Que prendrons nous de là, sinon qu'il n'y a guiere d'assurance ny en l'un ny en l'autre<sup>5</sup>? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes?

*Sic volvenda ætas commutat tempora rerum :  
 Quod fuit in prelio fit nullo denique honore ;  
 Porro aliud succedit, et e contemptibus exit,  
 Inque dies magis appetitur, floretque repertum  
 Laudibus, et miro est mortales inter honore<sup>6</sup>.*

1. Var. : Pas (mot supprimé).

2. Var. : Conservé entier.

3. Var. : Me (mot supprimé).

4. Var. : Tout le monde l'avoit ainsi creu, jusques à ce que Cleanthes le Samien, ou, selon Theophraste, Nicias Syracusien s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit par le cercle oblique du Zodiaque tournant à l'entour de son atxieu.

5. Var. : Sinon qu'il ne nous doit chaloir lequel ce soit des deux

6. Ainsi le temps change le prix des choses : l'objet qui était en

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en deffier, et de considerer qu'avant qu'elle fust produite sa contraire estoit en credit et autorité<sup>1</sup>; et, comme elle a esté renversée par cette-cy, il pourra à l'advenir naistre<sup>2</sup> une tierce invention qui choquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts de Matière, Forme et Privation<sup>3</sup>, fussent en credit, d'autres principes contentoient la raison humaine, comme ceux-cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-cy, quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eux, et qu'à eux appartient pour tout le temps advenir la possession de nostre creance? ils ne sont non plus exempts du boute-hors qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer que ce à quoy je ne puis satisfaire, un autre y satisfera : car de croire toutes les apparences desquelles nous ne pouvons nous deffaire, c'est une grande simplesse. Il en adviendroit par là que tout le vulgaire et les hommes du commun auroient leur creance contournable<sup>4</sup> comme une girouette : car leur ame<sup>5</sup>, estant molle et sans resistance, seroit forcée de recevoir sans cesse autres et autres impressions, la dernière effaçant tousjours la trace de la precedente. Celuy qui se trouve foible, il doit respondre, suyvant la pratique, qu'il en parlera à son conseil, ou s'en raporter aux plus sages, desquels il a receu son apprentissage. Combien y a-il que la medecine est au monde? On dit qu'un nouveau venu, qu'on nomme Para-

faveur tombe dans le mépris, tandis que celui qui était méprisé revient en faveur à son tour ; on le désire chaque jour davantage ; il est admiré, vanté ; le voilà hors de comparaison. (LUCRÈCE, V, 4275)

1. Var. : Sa contraire estoit en *vogue*.

2. Var. : *Naistre à l'adventr*.

3. Var. : *De Matière, Forme et Privation (mots supprimés)*.

4. Var. : Que tout le vulgaire, et nous sommes tous du vulgaire, auroit sa creance contournable.

5. Var. : Car son ame.

celse<sup>1</sup>, change et renverse tout l'ordre des regles anciennes, et maintient que jusques à cette heure elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Je croy qu'il verifiera aisément cela; mais de mettre ma vie à la mercy<sup>2</sup> de sa nouvelle experience, je trouve que ce ne seroit pas grand' sagesse. Il ne faut pas croire à chacun, dict le precepte, par ce que chacun peut dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouvelletez et de reformations<sup>3</sup> me disoit, il n'y a pas longtemps, que tous les anciens s'estoient evidemment mescontez<sup>4</sup> en la nature et mouvemens des vents ce qu'il me feroit tres-evidemment toucher à la main, si je voulois entendre son discours<sup>5</sup>. Après que j'eus eu un peu de patience à ouyr ses arguments, qui avoient tout plein de verisimilitude : « Comment donc, luy fis-je, ceux qui navigoient sous les loix de Theophraste alloient-ils en occident, quand ils tiroient en levant? alloient-ils à costé, ou à reculons? — C'est la fortune, me respondit-il : tant y a qu'ils se mescontoient ». Je luy repliquay lors que j'aymois mieux suyvre les effets que la raison. Or ce sont choses qui se choquent souvent; et m'a l'on dit qu'en la geometrie (qui pense avoir gagné le haut point de certitude parmy les sciences) il se trouve des demonstrations inevitables subvertissans la verité de l'experience: comme Jaques Peletier<sup>6</sup>

1. Bombast de Hohenheim, dit *Paracelse*, né en 1493, dans le canton de Schwitz, fut médecin et thaumaturge. Il prétendait avoir trouvé le secret de prolonger la vie et de faire de l'or. Appelé en 1526 à une chaire de l'université de Bâle, il commença par brûler publiquement les ouvrages d'Avicenne et de Galien, disant que les cordons de sa chaussure en savaient autant qu'eux. Méprisé à son tour, il mourut à l'hôpital de Saltzbourg en 1541, laissant un recueil très volumineux d'œuvres écrites en style de grimoire. Toutefois, c'est à lui que la médecine doit l'opium, l'emploi du mercure et plusieurs préparations chimiques.

2. Var.: A la *preuve*.

3. Var.: Et de reformations physiques.

4. Var.: *Notoirement* mescontez.

5. Var.: Si je voulois *l'entendre*.

6. Mathématicien, poète et grammairien, né au Mans en 1517, mort à Paris en 1582.

l'on estime<sup>1</sup>, jamais ouy nouvelles de nous, où la circoncision estoit en credit; où il y avoit des estats et grandes polices maintenuës par des femmes, sans hommes; où nos jeusnes et nostre caresme estoit representé, y adjoustant l'abstinence des femmes; où nos croix estoient en diverses façons en credit: icy on en honoroit les sepultures; on les appliquoit là, et mesmes celle<sup>2</sup> de S. André, à se deffendre des visions nocturnes et à les mettre sur les couches des enfans contre les enchantements; ailleurs ils en rencontrèrent une de bois, de grande hauteur, adorée pour dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme: on y trouva une bien expresse image de nos penitentiars; l'usage des mitres, le coelibat des prestres, l'art de diviner<sup>3</sup> par les entrailles des animaux sacrifiez<sup>4</sup>; la façon aux prestres d'user en officiant de langue particuliere et non vulgaire; et cette fantasie, que le premier dieu fut chassé par un second, son frere puisné; qu'ils furent créés avec toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retranchées pour leur peché, changé leur territoire et empiré leur condition naturelle; qu'autresfois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se jetterent dans les hauts creux des montaignes, lesquels

qu'en mesme temps que les choses sont icy comme nous les voyons, elles sont toutes pareilles et mesme façon en plusieurs autres mondes; ce qu'il eust dict plus asseurément, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avec le nostre, present et passé, en si estranges exemples. En verité, considerant ce qui est venu à nostre science du cours de cette police terrestre, je me suis souvent esmerveillé de voir en une tres-grande distance de lieux et de temps les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, sauvages, et des mœurs et creances sauvages et qui par aucun biais ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain! Mais cette relation a je ne scay quoy encore de plus heteroclite; elle se trouve aussi en noms et en mille autres choses.

1. Var.: N'ayans, que nous sçachions.

2. Var.: Et nommément celle.

3. Var.: De deviner.

4. Var.: L'abstinence de toute sorte de chair et poisson à leur vivre.

creux ils bouchèrent, si que l'eau n'y entra point, ayant enfermé là dedans plusieurs sortes d'animaux; que, quand ils sentirent la pluye cesser, ils mirent hors des chiens, lesquels estans revenus nets et mouillez, ils jugerent l'eau n'estre encore guiere abaissée; depuis, en ayant fait sortir d'autres et les voyans revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plain seulement de serpens. On rencontra en quelque endroit la persuasion du jour du jugement, si qu'ils s'offençoient merveilleusement contre les Espagnols, qui espendoient les os des trespassez en fouillant les richesses des sepultures, disant que ces os escartez ne se pourroient rassembler<sup>1</sup> audit jour<sup>2</sup>; la trafique par eschange, et non autres, foires et marchez pour cet effect; des nains et personnes monstrueuses<sup>3</sup> pour l'ornement des tables des princes; l'usage de la fauconnerie selon la nature de leurs oiseaux; subsides tyranniques, delicatesses de jardinages, dances, sauts bateleresques, musique d'instrumens, armoiries, jeux de paume, jeu de dez et de sort auquel ils s'eschauffent souvent jusques à s'y jouer eux-mesmes et leur liberté; medecine non autre que de charmes; la forme d'escrire par figures; creance d'un seul premier homme pere de tous les peuples; adoration d'un dieu qui vesquit autrefois homme en parfaite virginité, jeusne et pœnitence, preschant la loy de nature et des cerimonies<sup>4</sup> de la religion, et qui disparut du monde sans mort naturelle; l'opinion des geants; l'usage de s'enyvrer de leurs breuvages et de boire d'autant; ornemens religieux peints d'ossemens et testes de morts, surplys, eau-beniste, aspergez, femmes et serviteurs qui se presentent à l'envy à se brusler et enterrer avec le mary ou maistre trespasé; loy que les aisnez succedent à tout le bien, et n'est reservé aucune part au puisné que d'obeissance; coustume, à la

1. Var.: Ne se pourroient facilement rejoindre.

2. Var.: *Audit jour* (mots supprimés).

3. Var.: Et personnes difformes.

4. Var.: *Ceremonies*.

tiles, tantost infertiles <sup>1</sup>, comme nos chams; que deviennent toutes ces belles prerogatifves dequoy nous nous allons flatant? Puis qu'un homme sage se peut mesconter, et cent hommes, et plusieurs nations, voire et l'humaine nature selon nous se mesconte plusieurs siecles en cecy ou en cela, quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mesconter<sup>2</sup>?

Il me semble, entre autres tesmoignages de nostre imbecillité, que celuy-cy ne merite pas d'estre oublié, que par desir mesmes l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy faut; que, non par jouyssance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissions estre d'accord de ce dequoy nous avons besoing pour nous contenter. Laissons à nostre pensée tailler et coudre à sa poste<sup>3</sup>, elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre<sup>4</sup>:

*Quid enim ratione timemus*

*Aud cupimus? qui tam dextro pede concipis ut te  
Conatus non pœniteat votique peracti<sup>5</sup>?*

C'est pourquoy le chrestien, plus humble et plus sage, et mieux recognoissant que c'est que de luy, se raporte à son Createur de choisir et ordonner ce qu'il luy faut<sup>6</sup>:

*Conjugium petimus partumque uxoris; at illi  
Notum qui pueri qualisque futura si tuxor<sup>7</sup>.*

1. Var.: Tantost gaillars, tantost maigres.

2. Var.: Que par fois elle cesse de se mesconter et qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte?

3. Var.: A son plaisir.

4. Var.: Et le satisfaire.

5. La raison sait-elle ce qu'elle doit craindre ou désirer? Quand jamais a-t-on conçu quoi que ce soit dont on n'ait pas eu à se repentir plus tard, au cas même où les faits ont répondu à la conception? (JUVÉNAL, *Sat.*, X, 4).

6. Var.: A partir de, *C'est pourquoy le chrestien*:

C'est pourquoy Socrates ne requeroit les dieux, sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient luy estre salutaire; et la priere des Lacedemoniens, publique et privée, portoit simplement les choses bonnes et belles leur estre octroyées, remettant à la discretion de la puissance supreme le triage et choix d'icelles.

7. Nous demandons une épouse et nous en voulons des enfants, mais il n'y a que Dieu qui sache quels seront ces enfants et quelle sera cette épouse. (JUVÉNAL, *Sat.*, X, 352).

Il ne le supplie d'autre chose sinon que sa volonté soit faite; autrement il luy adviendrait à l'avanture ce que les poëtes feignent du roy Midas<sup>1</sup>. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or. Sa priere fut exaucée: son vin fut or, son pain or et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vestement; de façon qu'il se trouva accablé sous la jouissance de son desir et estrené d'une commodité insupportable<sup>2</sup>. Il luy falut desprier ses prieres:

*Attonitus novitate mali, divesque miserque,  
Effugere optat opes, et quæ modo voverat odit*<sup>3</sup>.

Disons de moy-mesme. Je requerois de la fortune<sup>4</sup>, autant qu'autre chose, l'ordre Sainct Michel estant jeune, car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse françoise et tresrare. Elle me l'a plaisamment accordé; au lieu de me monter et hausser de ma place pour y avaindre, elle m'a bien plus gracieusement traité, elle l'a ravallé et rabaissé jusques à mes espaules et au dessous<sup>5</sup>. Dieu pourroit nous ottroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé mesme, quelquefois à nostre dommage: car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas tousjours salutaire. Si, au lieu de la guerison, il nous envoye la mort ou l'empirement de nos maux, *virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt*<sup>6</sup>, il le fait par les raisons de sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu que

1. Var.: *Et le chrestien supplie Dieu* que sa volonté soit faite pour ne tomber en l'inconvenient que les poëtes feignent du roy Midas.

2. Var.: D'une insupportable commodité.

3. Étonné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudrait fuir ses richesses et prend en horreur l'objet de ses vœux. (Ovide, *Métam.*, XI, 428).

4. Var.: *Je demandois à la fortune.*

5. Var.: Cleobis et Biton, Trophonius et Agamedes, ayans requis ceux-là leur deesse, ceux-cy leur dieu, d'une recompense digne de leur pieté, eurent la mort pour present, tant les opinions celestes sur ce qu'il nous faut sont diverses aux nostres.

6. Ta verge et ton bâton m'ont consolé. (*Psalm.*, XXII, 4).

nous ne pouvons faire; et le devons<sup>1</sup> prendre en bonne part, comme d'une main tres-sage et tres-amie :

*Si consilium vis,  
Permites ipsis expendere numinibus quid  
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris :  
Charior est illis homo quam sibi<sup>2</sup>;*

car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir qu'ils vous jettent à une bataille ou au jeu de dez<sup>3</sup>, ou telle autre chose de laquelle l'issue vous est incogneue et le fruit douteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme<sup>4</sup>.

*Tres mihi convivæ prope dissentire videntur,  
Poscentes vario multum diversa palato :  
Quid dem? qui non dem? Renuis tu quod jubet alter ;  
Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus<sup>5</sup>.*

Nature devoit ainsi respondre à leurs contestations et à leurs debats. Les uns disent nostre bienestre loger en la vertu, d'autres en la volupté, d'autres au consentir à nature; qui en la science<sup>6</sup>, qui à ne se laisser emporter aux apparences; et à cette fantasie semble retirer cet'autre de l'ancien Pythagoras,

1. Var.: Et la devons.

2. Si tu veux un conseil, abandonne aux dieux le soin de ce qui te convient et de ce qui t'est le plus utile: l'homme leur est plus cher que tu ne peux l'être à toi-même. (JUVÉNAL, *Sat.*, X, 346).

3. Var.: Des dez.

4. Var.: Duquel, par le calcul de Varro, nasquirent deux cens quatre vingtz sectes. *Qui autem de summo bono dissentit de tota philosophiæ ratione disputat*(1).

5. Il me semble voir trois convives de goûts différens. Que leur donner? que ne pas leur donner? Tu prives l'un de ce qu'il aime, et ce que tu offres aux deux autres leur déplaît. (HORACE, *Epist.*, II, II, 61).

6. Var.: Qui à n'avoir point de douleur.

(1) Or, si l'on ne s'accorde pas sur le souverain bien, on diffère d'opinion sur toute la philosophie. (CICÉRON, *de Finibus*, V, 3).

*Nil admirari prope res est una, Numaci,  
Solaque quæ possit facere et servare beatum<sup>1</sup>,*

qui est la fin de la secte pyrrhoniene<sup>2</sup>. Et disoit Archesilas les soustenemens et l'estat droit et inflexible du jugement estre les biens, mais les consentemens et applications estre les vices et les maux. Il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit par axiome certain, il se départoit du pyrrhonisme. Les pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est l'ataraxie<sup>3</sup>, qui est l'immobilité du jugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative; mais le mesme branle de leur ame qui leur fait fuir les precipices et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantasie et leur en fait refuser une autre.

Combien je desire que, pendant que je vis, ou quelque autre, ou Justus Lipsius<sup>4</sup>, le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit trespoly et judicieux, vrayement germain à mon Turnebus, eust et la volonté, et la santé, et assez de repos pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement autant que nous y pouvons voir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subject de nostre estre et de noz meurs, leurs controverses, le credit et suite des pars, l'application de la vie des autheurs et sectateurs à leurs preceptes és accidens memorables et exemplaires : le bel ouvrage et utile que ce seroit !

Au demeurant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos meurs, à quelle confusion nous rejettons

1. Ne rien admirer, Numicius, est peut-être le seul moyen de faire et d'assurer son bonheur. (HORACE, *Eptst.*, I, VI, 1).

2. Var.: Aristote attribue à magnanimité rien n'admirer.

3. Ataraxie, du grec ἀταραξία, quiétude, calme de l'esprit, tranquillité de l'âme.

4. Juste Lipse, philologue du xvi<sup>e</sup> siècle, né en 1547 à Over-Ish (Belgique), mort en 1606, publia de nombreux ouvrages, et un, entre autres, sur la philosophie des stoiciens pour répondre au vœu exprimé ici par Montaigne. Cet ouvrage, intitulé *Manuductio ad stoicam philosophiam*, ne parut qu'en 1604.

nous! Car ce que nostre raison nous y conseille de plus vray-semblable, c'est generalement à chacun d'obeir aux loix de son pays, comme l'oracle de Socrates luy avoit appris que exactement faire son devoir de pieté n'est autre chose que servir Dieu selon l'usage de sa nation<sup>1</sup>. Et par là que veut elle dire, sinon que nostre devoir n'a autre regle que fortuite? La verité doit avoir un visage pareil et universel. La droiture et la justice, si l'homme en connoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coutumes de cette contrée ou de celle là; ce ne seroit pas de la fantasia des Perses ou des Indes que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subject à plus continuelle agitation que les loix. Depuis que je suis nay, j'ay veu trois et quatre fois rechanger celles des Anglois noz voisins, non seulement en subject politique, qui est celuy qu'on veut dispenser de constance, mais au plus important subject qui puisse estre, à sçavoir de la religion<sup>2</sup>: dequoy j'ay honte et despit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceux de mon quartier ont eu autrefois une si privée accointance qu'il reste encore en ma maison aucunes traces de nostre ancien cousinage<sup>3</sup>. Que nous dira donc en cette

1. Var.: C'est generalement à chacun d'obeir aux loix de son pays, comme est l'advts de Socrates inspiré, dit-il, d'un conseil divin.

2. Le xvi<sup>e</sup> siècle fut pour les Anglais une grande époque de perturbations politiques et religieuses.

3. Var.: Et chez nous icy, j'ay veu telle chose qui nous estoit capitale devenir legitime; et nous, qui en tenons d'autres, sommes à mesmes, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un jour criminels de læse majesté humaine et divine, nostre justice tombant à la mercy de l'injustice, et, en l'espace de peu d'années de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce dieu ancien plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin, et apprendre aux hommes que leur religion n'estoit qu'une pièce de leur invention, propre à lier leur société, qu'en declarant, comme il fit, à ceux qui en recherchoient l'instruction de son trepied, que le vray culte à chacun estoit celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu où il estoit? O Dieu! quelle obligation n'avons nous à la benignité de nostre souverain Createur pour avoir desnié nostre creance de ces vagabondes et arbitraires devotions et l'avoir logée sur l'eternelle base de sa sainte parole!

necessité la philosophie? Que nous suyvions les loix de nostre pays? c'est à dire cette mer flotante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la justice d'autant de couleurs et la reformeront en autant de visages qu'il y aura en eux de changemens d'humeurs<sup>1</sup>? Je ne puis pas avoir le jugement si flexible. Quelle bonté est-cè et quelle droiture, que je voyois hyer en credit, qui en l'espace d'un jour a peu recevoir un si estrange changement d'estre devenu vice<sup>2</sup>?

Mais ils sont plaisans quand, pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aucunes fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment<sup>3</sup> naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence; et de celles là, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins: signe que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or ils sont si defortunez (car comment puis je autrement<sup>4</sup> nommer cela que deffortune<sup>4</sup>, que d'un nombre de loix si infiny il ne s'en rencontre au moins une que la fortune<sup>5</sup> ait permis estre universellement receuë par le consentement de toutes les nations?) ils sont, dis-je, si mal'heureux<sup>6</sup> que de ces trois ou quatre loix choisies il n'en y a une seule qui ne soit contredite et desadvouée, non par une nation, mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne vray-semblable, par laquelle ils puissent argumenter aucunes loix naturelles, que

1. Var.: De changemens de passion.

2. Var.: Quelle bonté est-ce que je voyois hyer en credit et demain ne l'estre plus, et que le traject d'une riviere fait crime? Quelle verité est-ce que ces montaignes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà (1)?

3. Var.: Autrement (mot supprimé).

4. Var.: Sinon defortune.

5. Var.: Et temerité du sort.

6. Var.: Si miserables.

(1) Pascal, dans ses *Pensées*, s'est inspiré de ce passage: « Plaisante justice qu'une riviere ou une montaigne borne! Verité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ».

un chaste courage »<sup>1</sup>. Voylà comme ils avoyent tous deux raison de divers effects<sup>2</sup> : c'est un pot à deux ances, qu'on peut saisir à gauche et à dextre :

*Bellum, o terra hospita, portas ;  
Bello armantur equi, bellum hæc armenta minantur.  
Sed tamen idem olim curru succedere sueti  
Quadrupedes, et frena jugo concordia ferre ;  
Spes est pacis<sup>3</sup>.*

Il advient de cette diversité de visages que les jugemens s'appliquent diversement au chois des choses<sup>4</sup>. Nous portons les oreilles percées ; les Grecs tenoient cela pour une marque de servitude. Nous nous cachons pour jouir de nos femmes, les Indiens le font en public. Les Scythes immoloient les estrangers en leurs temples, ailleurs les temples servent de franchise.

*Inde furor vulgi, quod numina vicinorum  
Odit quisque locus, cum solos credat habendos  
Esse deos quos ipse colit<sup>5</sup>.*

1. Var. : Ses amis tançoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eust craché au visage : « Les pescheurs, dit-il souffrent bien d'estre baignés des ondes de la mer depuis la teste jusqu'aux pieds pour attraper un goujon ». Diogenes lavoit ses choux, et le voyant passer : « Si tu sçavois vivre de choux, tu ne ferois pas la cour à un tyran ». A quoy Aristippus : « Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choux ».

2. Var. : Voylà comment la raison fournit d'apparence à divers effects.

3. O terre hospitalière ! tu portes la guerre ; tes coursiers sont armés pour le combat, et c'est le combat qu'ils appellent. Cependant ces fiers animaux étoient attelés d'abord à des chars et avoient l'habitude de marcher fraternellement sous le joug ; tout espoir de paix n'est donc pas perdu. (VIRGILE, *En.*, III, 539).

4. Var. : (Phrase supprimée et remplacée par le texte suivant) : On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : « Et c'est pour cela, dit-il, que plus justement je les espans qu'elles sont inutiles et impuissantes ». La femme de Socrates rengregeoit son deuil par telle circonstance : « O qu'injustement le font mourir ces meschants juges ! — Aimerois tu donc mieux que ce fust justement ? » luy repliqua-il.

5. Chaque pays hait les divinités des pays voisins, parce que chacun tient ses dieux pour les seuls véritables : d'où les fureurs aveugles de la foule. (JUVÉNAL, XV, 37).

J'ay ouy parler d'un juge, lequel, où il rencontroit quelque aspre<sup>1</sup> conflit entre Bartolus et Baldus, et quelque matiere agitée de plusieurs contrarietez, mettoit au marge<sup>2</sup> de son livre : « Question pour l'amy » ; c'est à dire que la verité estoit si embrouillée et debatue qu'en pareille cause il pourroit favoriser à celle<sup>3</sup> des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faute d'esprit et de suffisance qu'il ne peust mettre quasi<sup>4</sup> par tout : « Question pour l'amy ». Les advocats et les juges corrompus<sup>5</sup> de nostre temps trouvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, dépendant de l'authorité de tant d'opinions et d'un subject si arbitraire, il ne peut estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de jugemens. Aussi n'est-il guiere si cler procès auquel les advis ne se trouvent divers : ce qu'une compaignie a jugé, l'autre le juge au contraire, et elle mesmes à l'aventure encores<sup>6</sup> au contraire une autre fois. Dequoy nous voyons des exemples ordinaires par cette licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse autorité et lustre de nostre justice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux autres juges pour decider d'une mesme cause. Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre, et où il se trouve plusieurs discours qui valent mieux teus que publiez<sup>7</sup>. Arcesilaus disoit n'estre considerable en la paillardise, de quel costé<sup>8</sup> on le fust<sup>9</sup> : tout est plein de tels excez<sup>10</sup>.

1. Var. : *Un aspre.*

2. Var. : *En marge.*

3. Var. : *Favoriser celle.*

4. Var. : *Quasi* (mot supprimé).

5. Var. : *Corrompus* (mot supprimé).

6. Var. : *A l'aventure encores* (mots supprimés).

7. Var. : Et où il se trouve plusieurs advis qui valent mieux teus que publiez *aux foibles esprits.*

8. C'est-à-dire : « Quand on est paillard, il n'est pas plus répréhensible de l'être d'une façon que de l'autre, le mal étant le même de tous les côtés ». Voy. PLUTARQUE, *Règles et Préceptes de santé*, c. 5.

9. Var. : De quel costé *et par où* on le fust : *Et obscœnas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed*

*Mæchus es Aufidiæ, qui vir, Corvine, fuisti:  
Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.  
Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor?  
Nunquid securus non potes arrigere <sup>1</sup>?*

Cette experience se diversifie en mille exemples :

*Nullus in urbe fuit tota qui tangere vellet  
Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,  
Dum licuit; sed nunc, positis custodibus, ingens  
Turba fututorum est. Ingeniosus homo es <sup>2</sup>.*

On demanda à un philosophe, qu'on surprit à mesme, ce qu'il faisoit. Il répondit tout froidement : « Je plante un homme », ne rougissant non plus d'estre rencontré en cette action que si on l'eust trouvé <sup>3</sup> plantant des choux <sup>4</sup>. Solon fut, à ce qu'on dict, le premier qui donna par ses loix liberté aux femmes de faire profit publique de leurs corps. Et celle de toutes les sectes de philosophie qui a le plus honoré la vertu, elle n'a en somme posé autre bride à l'usage des voluptez de toutes sortes que la moderation et la conservation de la liberté d'autrui. Et plusieurs ses sectateurs se sont licenciés d'en escrire et publier des livres hardis outre mesure <sup>5</sup>.

1. Jadis mari d'Aufidie, Scévinus, te voilà devenu son amant, aujourd'hui qu'elle est la femme de celui qui était autrefois ton rival. Elle te déplaisait quand elle était à toi, pourquoi te plaît-elle depuis qu'elle est à un autre? Es-tu donc impuissant dès que tu n'as plus rien à craindre? (MARTIAL, III, 70).

2. Il n'est personne dans la ville, ô Cécilianus! qui ait voulu voir ta femme gratis lorsque ses approches étaient libres; mais, maintenant que tu la fais garder, les adorateurs abondent. Tu es un habile homme. (Id., I, 74).

3. Ce conte qu'on fait de Diogène le Cynique « n'est fondé sur le témoignage d'aucun ancien écrivain », si l'on en croit Bayle. Voy son Dictionnaire, art. *Hipparchia*.

4. Var. : Ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela que si on l'eust trouvé plantant des aulx.

5. Var. : (Variante à partir de *Solon fut, à ce qu'on dit*) :

C'est, comme j'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand et religieux auteur tient cette action si nécessairement obligée à l'occultation et à la vergongne, qu'en la licence des embrassements cyniques il ne se peut persuader que la besoigne en vinst à sa

Heraclitus et Protagoras, de ce que le vin semble amer au malade et gracieux au sain, l'aviron tortu dans l'eau et droit à ceux qui le voient hors de là, et de pareilles apparences contraires qui se trouvent aux subjects, argumenterent que tous subjects avoient en eux les causes de ces apparences; et qu'il y avoit au vin quelque amertume qui se rapportoit au goust du malade, l'aviron certaine qualité courbe se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau; et ainsi de tout le reste: qui est dire que tout est en toutes choses, et par consequent rien en aucune, car rien n'est où tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aucun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouve aux escrits qu'il entreprend de fouiller. En la parole la plus nette, pure et parfaite qui puisse estre, combien de fauceté et de mensonge a lon fait naistre? quelle heresie n'y a trouvé des fondemens assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? C'est pour cela que les autheurs de telles erreurs ne se veulent jamais departir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de grande <sup>1</sup> dignité, me voulant approuver par autorité cette

fin, ains qu'elle s'arrestoit à représenter des mouvements lascifs seulement pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole; et que, pour eslancer ce que la honte avoit contrainct et retiré, il leur estoit encore après besoin de chercher l'ombre. Il n'avoit pas veu assez avant en leur desbauche: car Diogenes, exerçant en public sa masturbation, faisoit souhait en présence du peuple assistant de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frottant. A ceux qui luy demandoient pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger qu'en pleine ruë: « C'est, respondoit-il, que j'ay faim en pleine ruë ». Les femmes philosophes, qui se mesloyent à leur secte, se mesloyent aussi à leur personne en tout lieu, sans discretion; et Hipparchia ne fut receuë en la société de Crates qu'en condition de suivre en toutes choses les uz et costumes de sa regle. Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu et refusoient toutes autres disciplines que la morale; si est ce qu'en toutes actions ils attribuyoient la souveraine autorité à l'election de leur sage et au dessus des loix, et n'ordonnoyent aux voluptez autre bride que la moderation et la conservation de la liberté d'autruy.

1. Var.: Grande (mot supprimé).

queste de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allegua dernièrement cinq ou six passages de la Bible, sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la discharge de sa conscience (car il est de profession ecclesiastique); et, à la verité, l'invention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encore bien proprement accommodée à la deffence de cette belle science.

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices: d'autant que, nous proposant par finesse un stile ambigu et difficile, il n'est pronostiqueur, s'il a cette autorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustre de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra, comme aux Sybilles: car il y a tant de moyens d'interpretation qu'il est malaisé que, de biais ou de droit fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout sujet quelque air qui luy serve à ce qu'il voudra. C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a ennobly et mis en credit plusieurs escrits, et enrichy de toute sorte de matiere qu'on a voulu; une mesme chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaist d'interpretations diverses. Homere est aussi grand qu'on voudra, mais il n'est pas possible qu'il ait pensé à représenter tant de formes qu'on luy donne. Les legislatureurs y ont deviné des instructions infinies pour leur faict; autant les gens de guerre, et autant ceux qui ont traité des arts: quiconque a eu besoin d'oracles et de predictions en y a trouvé pour son service. Un personnage sçavant, et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y trouve en faveur de nostre religion; et ne se peut aysément departir de cette opinion, que ce ne soit le dessein d'Homere (si luy est cet autheur aussi familier qu'à homme de nostre siecle). D'autres religions y ont trouvé autresfois leur appuy <sup>1</sup>.

1. Var.: Voici la leçon de 1595 pour cet alinéa:

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices. Il n'est pronostiqueur, s'il a cette autorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra comme aux Sybilles. Il y a tant de moyens d'interpretation qu'il est malaisé que, de biais ou de droit

Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus, et cette sienne sentence, que « toutes choses avoient en elles les visages qu'on y trouvoit », Democritus en tiroit une toute contraire conclusion, c'est que « les subjects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions »; et de ce que le miel estoit doux à l'un et amer à l'autre, il argumentoit qu'il n'estoit ny doux ny amer. Les pyrrhoniens diroient qu'ils ne sçavent s'il est doux ou amer, ou ny l'un ny l'autre, ou tous les deux: car ceux-cy gaignent tousjours le haut point de la dubitation <sup>1</sup>.

III, un esprit ingenieux ne rencontre en tout subject quelque air qui luy serve à son poinct. Pourtant se trouve un stile nubileux et douteux en si frequent et ancien usage. Que l'auteur puisse gaigner cela d'attirer et embesoigner à soy la posterité, ce que non seulement la suffisance, mais, autant ou plus, la faveur fortuite de la matiere peut gaigner; qu'au demeurant il se presente par bestise ou par finesse un peu obscurément et diversement, ne luy chaille: nombre d'esprits, le buletans et secoüants, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire de la sienne, qui luy feront toutes honneur; il se verra enrichi des moyens de ses disciples, comme les regents du Landit. C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs escrits et chargé de toute sorte de matiere qu'on a voulu, une mesme chose recevant mille et mille et autant qu'il nous plaist d'images et considerations diverses. Est-il possible qu'Homere aye voulu dire tout ce qu'on luy fait dire et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures que les theologiens, legislatureurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents qui traittent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traittent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy? maistre general à tous offices, ouvrages et artisans; general conseiller à toutes entreprises: quiconque a eu besoin d'oracles et de predictions en y a trouvé pour son fait. Un personnage sçavant et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y faict naistre en faveur de nostre religion; et ne se peut aysément departir de cette opinion que ce ne soit le dessein d'Homere (si luy est cet auteur aussi familier qu'à homme de nostre siecle). Et ce qu'il trouve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Voyez demener et agiter Platon: chacun, s'honorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il le veut; on le promeine et l'insere à toutes les nouvelles opinions que le monde reçoit, et le differente lon à soy-mesme selon le different cours des choses; on fait desadvouër à son sens les mœurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre: tout cela vivement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprete.

1. Var.: Les cyrenayens tenoyent que rien n'estoit perceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, auxquels gist le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se connoist, il se connoist sans doute par la faculté du cognoissant : car, puis que le jugement vient de l'operation de celui qui juge, c'est raison que cette operation il la parface par ses moïens et volonté, non par la contrainte d'autrui, comme il adviendroit si nous connoissions les choses par la force et selon la loy de leur essence. Or toute cognoissance s'achemine en nous par les sens, ce sont nos maïstres :

*Via qua munita fidei*

*Proxima fert humanum in pectus templaque mentis<sup>1</sup>.*

La science commence par eux et se resout en eux. Après tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions qu'il y a son, odeur, lumiere, saveur, mesure, pois, mollesse, durté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur : voylà le plant et les principes de tout le bastiment de nostre science<sup>2</sup>. Quiconque me peut pousser à contredire les sens, il me tient à la gorge, il ne me sçauroit faire reculer plus arriere. Les sens sont le commencement et la fin de l'humaine cognoissance :

*Invenies primis ab sensibus esse creatam*

*Notitiam veri, neque sensus posse refelli...*

*Quid majore fide porro quam sensus haberi*

*Debet<sup>3</sup>?*

par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté, ne recognoissants ny ton ny couleur, mais certaines affections seulement qui nous en venoyent, et que l'homme n'avoit autre siege de son jugement. Protagoras estimoit estre vray à chacun ce qui semble à chacun. Les epicuriens logent aux sens tout jugement et en la notice des choses et en la volupté. Platon a voulu le jugement de la verité et la verité mesme retirée des opinions et des sens appartenir à l'esprit et à la cogitation.

1. Ce sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le sanctuaire de l'esprit humain. (LUCRÈCE, V, 403).

2. Var.: Et, selon aucuns, science n'est rien autre chose que sentiment.

3. Vous reconnoîtrez que la notion du vrai nous vient primitivement par les sens ; et le témoignage des sens est irrécusable, car quel guide plus fidèle que les sens ? LUCRÈCE, IV, 479, 483).

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, tousjours faudra il leur donner cela, que par leur voye et entremise s'achemine toute nostre instruction. Cicero dict que Chrisippus, ayant essayé de rabattre de la force des sens et de leur vertu, se representa à soy mesmes des argumens au contraire et des oppositions si vehementes qu'il n'y peut satisfaire. Sur quoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vançoit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippus pour le combattre, et s'escrioit à cette cause contre luy : « O miserable, ta force t'a perdu » ! Il n'est aucun absurde selon nous plus extreme que de maintenir que le feu n'eschaufe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens, ny creance ou science en l'homme qui se puisse comparer à celle-là en certitude.

La premiere consideration que j'ay sur le subject des sens c'est que<sup>1</sup> je mets en doubte que l'homme soit prouvé de tous sens naturels. Je voy plusieurs animaux qui vivent une vie entiere et parfaite, les uns sans la veuë, autres sans l'ouye : qui sçait si en nous<sup>2</sup> aussi il ne manque pas encore un, deux, trois et plusieurs autres sens ? car, s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peut découvrir le defect. C'est le privilege des sens d'estre l'extreme borne de nostre science<sup>3</sup> : il n'y a rien au delà d'eux qui nous puisse servir à les descouvrir ; voire ny l'un sens n'en peut descouvrir l'autre :

*An poterunt oculos aures reprehendere ? an aures  
Tactus ? an hunc porro tactum sapor arguet oris  
An confutabunt nares, oculive revincant<sup>4</sup> ?*

Ils font trestous la ligne extreme de nostre faculté :

1. Var.: Est que.

2. Var.: A nous.

3. Var.: De nostre *aperceevance*.

4. L'ouïe pourra-t-elle rectifier la vue, ou le tact rectifier l'ouïe ? Le goût suppléera-t-il le tact, ou celui-ci aura-t-il son équivalent dans l'odorat et la vue ? (LUCRÈCE, IV, 487).

chien<sup>1</sup> à la cognoissance de certaine herbe propre à la guérison. Il n'y a sens qui n'ait une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infiny de connoissances. Si nous avions à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie et de la voix, cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science: car, outre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'argumens, de consequences et de conclusions tirons nous aux autres choses par la comparaison de l'un sens à l'autre! Qu'un homme sçavant<sup>2</sup> imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veue, et discoure combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit un tel defect, combien de tenebres et d'aveuglement en nostre ame; on verra par là combien nous importe à la cognoissance de la verité la privation d'un autre tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation et concurrence de nos cinq sens; mais à l'avanture falloit-il l'accord de huict ou de dix sens et leur contribution pour l'apprecevoir certainement et en son essence.

Les sectes qui combattent la science de l'homme, elles la combattent principalement par l'incertitude et foiblesse de nos sens: car, puis que toute cognoissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au raport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charrient de dehors, si la lumiere qui par eux s'écoule en nostre ame est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De cette extreme difficulté sont nées toutes ces fantasies: que chaque sujet a en soy tout ce que nous y trouvons, qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver; et celle des epicuriens, que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veuë le juge:

bestes; qui advertit les poulets de la qualité hostile qui est au chat contr'eux et à ne se deffier du chien; s'armer contre le miaulement, voix aucunement flatteuse, non contre l'abayer, voix aspre et que-reuse; aux freslons, aux formis et aux rats, de choisir tousjours le meilleur fromage et la meilleure poire avant que d'y avoir tasté.

1. Var.: Le cerf, l'elephant et le serpent.

2. Var.: Qu'un homme entendu.

*Quicquid id est, nihilo fertur majore figura  
Quam, nostris oculis quam cernimus, esse videtur<sup>1</sup>;*

que les apparences que representent un corps grand à celui qui en est voisin, et plus petit à celui qui en est esloigné, sont toutes deux vraies :

*Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum...  
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli<sup>2</sup>;*

et resoluement, qu'il n'y a aucune tromperie aux sens; qu'il faut passer à leur mercy, et chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference et contradiction que nous y trouvons, voyre inventer toute autre mensonge et resverie (ils en viennent jusques là) plustost que d'accuser les sens<sup>3</sup>. Car<sup>4</sup> de toutes les absurditez la plus absurde, c'est, disent-ils, de les desavouër<sup>5</sup> :

*Proinde<sup>6</sup> quod in quoque est his visum tempore verum est.  
Et, si non potuit ratio dissolvere causam,  
Cur ea quæ fuerint juxtim quadrata procul sint  
Visa rotunda; tamen præstat rationis egentem  
Reddere mendose causas utriusque figuræ  
Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,*

1. Vers de LUCRÈCE, V, 577, que Montaigne a traduits avant de les citer.

2. Et cependant nous ne convenons pas que les yeux se trompent. Il ne faut donc pas leur imputer les erreurs de l'esprit. (LUCRÈCE, IV, 380, 387).

3. Var. : Timagoras juroit que, pour presser ou biaiser son œuil, il n'avoit jamais apperceu doubler la lumière de la chandelle, que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument.

4. Var. : *Car* (mot supprimé).

5. Var. : De toutes les absurditez la plus absurde *aux epicuriens* est desavouër la force et l'effect des sens.

6. Les sens ne nous trompent jamais. Si la raison ne peut expliquer pourquoi ce qui est carré de près parait rond de loin, il vaut encore mieux, à défaut de solution vraie, en donner une fausse de ce double phénomène, plutôt que de laisser échapper l'évidence de ses mains, plutôt que de mentir à sa foi première et de ruiner tous les fondemens de crédibilité sur lesquels reposent notre conservation et notre vie : car les intérêts de la raison ne sont pas les seuls ici en jeu ; la vie elle-même ne se conserve qu'avec le secours des sens, c'est sur leur témoignage que nous évitons les précipices et les autres choses nuisibles. (LUCRÈCE, IV, 500).

mort d'une certaine resolution destournoyent ils le visage<sup>1</sup> ou couvroyent leurs yeux<sup>2</sup> pour ne voir le coup qu'ils se faisoient donner? et ceux qui pour leur santé desirent et commandent qu'on les incise et cauterise cachent leur visage et<sup>3</sup> ne peuvent soustenir la veuë des aprets, utiles et operation du chirurgien, attendu que la veuë ne doit avoir aucune participation à cette douleur? Cela ne sont ce pas propres exemples à verifier l'autorité que les sens ont sur le discours? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntées d'un page ou d'un laquais; que cette rougeur est venue d'Espagne, et cette blancheur et polisseuse de la mer Oceane, encore faut il que la veuë nous force d'en trouver le subject plus aimable et plus agreable, contre toute raison: car en cela il n'y a rien du sien.

*Auferimur cultu; gemmis auroque teguntur*

*Crimina: pars minima est ipsa puella sui.*

*Sæpe ubi sit quod ames inter tam multa requiras:*

*Decipit hac oculos ægide dives amor<sup>4</sup>.*

Combien donnent à la force des sens les poëtes, qui font Narcisse perdu de l'amour de son ombre:

*Cunctaque miratur quibus est mirabilis ipse;*

*Se cupit imprudens; et, qui probat, ipse probatur;*

*Dumque petit, petitur, pariterque accendit et ardet<sup>5</sup>;*

qu'il avoit faits, qu'ils n'estoyent pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeux en feroient contraire jugement à mes oreilles, tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy. Surquoy Philoxenus ne fut pas fascheux en ce qu'oyant un donner mauvais ton à quelque sienne composition, il se print à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy, disant: « Je romps ce qui est à toy, comme tu corromps ce qui est à moy ».

1. Var.: Destournoyent ils la face.

2. Var.: Ou couvroyent leurs yeux (mots supprimés).

3. Var.: Cachent leur visage et (mots supprimés).

4. Nous sommes séduits par la parure; l'or et les pierreries cachent des défauts; une jeune fille est la moindre partie de ce qui nous plaît en elle. Souvent on a peine à trouver ce qu'on aime parmi tant d'ornemens: c'est sous cette égide opulente que l'amour trompe nos yeux. (Ovide, de Remed. amor., I, 343).

5. Il admire tout ce qu'il a d'admirable. L'insensé! il se désire lui-même, c'est lui-même qu'il approuve, lui-même qu'il convoite; il brûle de feux qu'il a lui-même allumés. (Id., Métam., III, 424).

et l'entendement de Pygmalion si trouble<sup>1</sup> par l'impression de la veuë de sa statue d'ivoire qu'il l'aime et la serve pour vive!

*Oscula dat, reddique putat, sequiturque, tenetque,  
Et credit tactis digitos insidere membris;  
Et metuit pressos veniat ne livor in artus<sup>2</sup>.*

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer fort<sup>3</sup> cler-semblez, qui soit suspendue au haut des tours de Notre-Dame de Paris, il verra par raison évidante qu'il est impossible qu'il en tombe, et si ne se sçaueroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des recouvreurs<sup>4</sup>) que la veuë de cette hauteur extreme ne l'espouvante et ne le transisse: car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont aux cimes de nos clochers<sup>5</sup>, si elles sont façonnées à jour, encores qu'elles soyent de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poutre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher comme nous ferions si elle estoit à terre. J'ay souvent essayé cela en noz montaignes de deça, et si suis de ceux qui s'effrayent aussi peu de telles choses<sup>6</sup>, que je ne pouvoy souffrir la veuë de cette profondeur infinie sans horreur et trablement de jarrets et de cuisses, encores qu'il s'en fallust bien ma longueur que je ne fusse du tout au bort, et n'eusse sceu choir si je ne me fusse porté à escient au dangier. J'y remerquay aussi, quelque hauteur qu'il y eust, pourveu qu'en cette pente il s'y presentast un arbre ou

1. Var.: *Troublé.*

2. Il la couvre de baisers et s' imagine qu'elle y répond; il la saisit - il l'étreint, il croit sentir sous ses doigts le frisson de la chair et craint en la pressant d'y laisser une empreinte livide. (OVIDE, *Metam.* X, 256)

3. Var.: *Fort* (mot supprimé).

4. Var.: *Des couvreurs.*

5. Var.: *Qui sont en nos clochers.*

6. Var.: *Qui ne s'effrayent que médiocrement de telles choses.*

bosse de rochier pour soutenir un peu la veuë et la diviser, que cela nous amuse<sup>1</sup> et donne assurance, comme si c'estoit chose dequoy à la cheute nous peussions recevoir quelque<sup>2</sup> secours ; mais que les precipices coupez et uniz, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste<sup>3</sup> : qui est une evidente piperie et imposture<sup>4</sup> de la veuë. Ce fut pourquoy ce beau philosophe se creva les yeux pour descharger l'ame de la desbauche et impression<sup>5</sup> qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté<sup>6</sup>.

Mais, à ce conte, il se devoit aussi faire estouper les oreilles, que Theophrastus dict estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se priver<sup>7</sup> en fin de tous les autres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie, car ils ont tous cette puissance de commander nostre discours et nostre ame<sup>8</sup>. Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent par aucuns sons et instrumens jusques à la fureur. J'en ay veu qui ne pouvoient ouyr ronger un os sous leur table sans perdre patience ; et n'est guiere homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer ; comme, à

1. Var.: Que cela nous *allege*.

2. Var.: *Quelque* (mot supprimé).

3. Var.: *Ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit* (1).

4. Var.: Une evidente *imposture*.

5. Var.: *Et impressio* (mots supprimés).

6. Ciceron, *de Finibus bon. et mal.*, V. 29, ne dit pas positivement que Démocrite, dont il est question ici, se soit percé les yeux, et Plutarque, *de la Curiosité*, c. 11, déclare la chose fausse.

7. Var.: Et se *devoit* priver.

8. Var.: *Fit etiam sæpe specie quadam, sæpe vocum gravitate et cantibus, ut pellantur animi vehementius; sæpe etiam cura et timore* (2).

(1) De telle sorte qu'on ne peut regarder en bas sans être pris de vertige. (TITE-LIVE, XLIV, 6).

(2) Il arrive souvent que tel spectacle, telle voix, tel chant, et souvent aussi la douleur et la crainte, impressionnent vivement les esprits. (CICÉRON, *de Divinat.*, I, 37).

ouyr mascher prez de nous, ou ouyr parler quelqu'un qui ait le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent jusques à la colere et la haine. Ce fleuteur protocole de Gracchus, qui amolissoit, roidissoit et contournoit la vois de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit quelque<sup>1</sup> force à esmouvoir et alterer le jugement des auditeurs? Vrayement il y a bien dequoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au branle et accidens d'un si leger vent!

Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la reçoivent à leur tour. Nostre ame par fois s'en revenge de mesme<sup>2</sup>. Ce que nous voyons et oyons agitez de colere, nous ne l'oyons pas tel qu'il est:

*Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas<sup>3</sup>.*

L'objet que nous ayons nous semble plus beau qu'il n'est:

*Multimodis igitur pravas turpesque videmus  
Esse in deliciis, summoque in honore vigere<sup>4</sup>;*

et plus laid celuy que nous avons à contre cœur. A un homme ennuyé et affligé la clarté du jour semble obscurcie et tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebetéz du tout par les passions de l'ame. Combien de choses voyons nous, que nous n'apercevons pas si nous avons nostre esprit empesché ailleurs!

*In rebus quoque apertis noscere possis,  
Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni  
Tempore semotæ fuerint longeque remotæ<sup>5</sup>.*

Il semble que l'ame retire au dedans et amuse les operations

1. Var.: *Quelque* (mot supprimé).

2. Var.: Ils mentent et se trompent à l'envi.

3. On voit deux Thèbes et le soleil double. (VIRGILE, *En.*, IV, 470).

4. Nous voyons la difformité et la laideur faire des caprices et recevoir des hommages. (LUCRÈCE, IV, 1152).

5. Les choses, même les plus exposées à la vue, si nous n'y appliquons notre esprit, se perdent dans l'éloignement de la mémoire. (*Id.*, IV, 812).

des sens<sup>1</sup>. Par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de fauceté<sup>2</sup>, de foiblesse et de mensonge.

Ceux qui ont apparié nostre vie à un songe ont eu de la raison, à l'avanture, plus qu'ils ne pensoyent. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille, mais si plus mollement et obscurément, non de tant certes que la difference y soit comme de la nuit à une clarté vifve; ouy, comme de la nuit à l'ombre: là elle dort, icy elle sommeille, plus et moins; ce sont tousjours tenebres, et tenebres cymmeriennes<sup>3</sup>.

Si les sens sont noz premiers juges, ce ne sont pas les nostres qu'il faut seuls appeller au conseil, car en cette faculté les animaux ont autant ou plus de droit que nous. Il est certain qu'aucuns ont l'ouye plus aiguë que l'homme, d'autres la veue, d'autres le sentiment, d'autres l'atouchement ou le goust. Democritus disoit que les dieux et les bestes avoyent les facultez sensitives beaucoup plus parfaites que l'homme. Or, entre les effects de leurs sens et les nostres, la difference est extreme. Nostre salive nettoye et asseche nos playes, elle tue le serpent:

*Tantaque in his rebus distantia differitasque est,  
Ut quod alis cibus est aliis fuit acre venenum.  
Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,  
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa<sup>4</sup>.*

1. Var.: Les *puissances* des sens.

2. Var.: *De fauceté* (mots supprimés).

3. Var.: Nous veillons dormants, et veillants dormons. Je ne voy pas si clair dans le sommeil; mais quant au veiller, je ne le trouve jamais assez pur et sans nuage. Encore le sommeil en sa profondeur endort parfois les songes; mais nostre veiller n'est jamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des veillants et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant et autorisant les actions de noz songes de pareille approbation qu'elle fait celles du jour, pourquoy ne mettons nous en doute si nostre penser, nostre agir, est pas un autre songer, et nostre veiller quelque espece de dormir?

4. Entre ces effects la différence est si grande que ce qui est nourriture aux uns est poison mortel aux autres: ainsi, le serpent, au contact de la salive humaine, dépérit et se dévore lui-même. (LUCRÈCE, IV, 633).

Quelle qualité donnerons nous à la salive ? ou selon nous, ou selon le serpent ? Par quel des deux sens vérifierons nous sa véritable essence que nous cherchons ? Pline dit qu'il y a aux Indes, certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à eux, de manière que du seul attouchement nous les tuons : qui sera véritablement poison, ou l'homme ou le poisson ? à qui en croirons nous, ou au poisson de l'homme, ou à l'homme du poisson ? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuict point au bœuf ; quelque autre, le bœuf, qui ne nuict point à l'homme : laquelle des deux sera, en vérité et en nature, pestilente qualité ? Ceux qui ont la jaunisse, ils voyent toutes choses jaunastres et plus pasles que nous :

*Lurida præterea sunt quæcunque tuentur  
Arquati*<sup>1</sup>.

Ceux qui ont cette maladie que les medecins nomment Hyposphragma, qui est une suffusion de sang sous la peau, voient toutes choses rouges et sanglantes. Ces humeurs qui changent ainsi les operations de nostre veuë, que sçavons nous si elles predominant aux bestes et leur sont ordinaires ? car nous en voyons les unes qui ont les yeux jaunes comme noz malades de jaunisse, d'autres qui les ont sanglans de rougeur ; à celles là il est vraysemblable que la couleur des objects paroît autre qu'à nous : quel jugement des deux sera le vray ? car il n'est pas dict que l'essence des choses se raporte à l'homme seul ; la durté, la blancheur, la profondeur et l'aigreur touchent le service et sciencé des animaux comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les apercevons plus longs et estendus ; plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est donc à l'avanture la véritable forme de ce corps, non pas celle que noz yeux luy donnent en leur assiete ordinaire. Si nous serrons l'œil par dessous, les choses nous semblent doubles :

1. Tout paraît jaune à ceux qui ont la jaunisse. (LUCRÈCE, IV, 533).

conditions, et que les sujets n'en ayent pourtant qu'une? comme nous voyons du pain que nous mangeons; ce n'est que pain, mais nostre usage en fait des os, du sang, de la chair, des poils et des ongles,

*Ut cibus, in membra atque artus cum deditur omnes,  
Disperit atque aliam naturam sufficit ex se<sup>1</sup>.*

L'humeur que succe la racine d'un arbre, elle fait tronc<sup>2</sup>, feuille et fruit; et l'air, n'estant qu'un, il se fait, par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons: sont-ce, dis-je, nos sens qui façonnent de mesme de diverses qualitez ces sujets, ou s'ils les ont telles? Et sur ce doute que pouvons nous resoudre de leur veritable essence? D'avantage, puis que les accidens des maladies, de la resverie ou du sommeil, nous font paroistre les choses autres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages et à ceux qui veillent; puis que cet estat là a force de donner aux choses un autre estre que celuy qu'elles ont; puis qu'une humeur jaunastre nous change toutes choses en jaune<sup>3</sup>; n'est-il pas vraysemblable que nostre assiette ordinaire et nos humeurs naturelles sont aussi capables de donner un estre aux choses se rapportant à leur condition, et de les accommoder à soy<sup>4</sup>, comme font les humeurs desreglées? et nostre santé aussi capable de leur donner quelque visage, comme nostre maladie<sup>5</sup>? Or, nostre estat accommodant les choses à soy et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité, ny quelle est leur nature<sup>6</sup>: car rien

1. De même, la nourriture, distribuée par tout le corps, périt en changeant de nature. (LUCRÈCE, III, 703).

2. Var.: Elle se fait tronc.

3. Var.: Puis que cet estat là, etc. (passage supprimé).

4. Var.: N'est-il pas vray-semblable que nostre assiette droite et nos humeurs naturelles ont aussi dequoy donner un estre aux choses se rapportant à leur condition et les accommoder à soy.

5. Var.: De leur fournir son visage comme la maladie? Pourquoi n'a le temperé quelque forme des objects relative à soy, comme l'interperé, et ne leur imprimera-il pareillement son caractere? Le desgousté charge la fadeur au vin, le sain la faveur, l'alteré la friandise.

6. Var.: Ny quelle est leur nature (proposition supprimée).

ne vient à nous que falsifié et alteré par nos sens. Où le compas, l'esquarre et la regle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les bastimens qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manques et de-faillans: l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

*Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,  
Normaque si fallax rectis regionibus exit,  
Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum,  
Omnia mendose fieri atque obstipa necessum est,  
Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta,  
Jam ruere ut quædam videantur velle, ruantque  
Prodita judiciis fallacibus omnia primis:  
Hic igitur ratio tibi rerum prava necesse est  
Falsaque sit, falsis quæcumque a sensibus orta est<sup>1</sup>.*

Au demeurant, qui sera propre à juger de ces differences? Comme nous disons, aux debats de la religion, qu'il nous faut un juge non attaché à l'un ny à l'autre party, exempt de choïs et d'affection, ce qui ne se peut parmy les chrestiens, il advient de mesme en cecy : car, s'il est vieil, il ne peut juger du sentiment de la vieillesse, estant luy mesme partie en ce debat; s'il est jeune, de mesme; sain, de mesme; de mesme, malade, dormant et veillant. Il nous faudroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, afin que, sans præoccupation de jugement et sans inclination ou choïs<sup>2</sup>, il jugeast de ces propositions comme à luy indifferentes; et à ce conte il nous faudroit un juge qui ne fust pas.

Pour juger des apparences que nous recevons des sub-

1. De même que, dans la construction d'un édifice, si la première règle est fautive, si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, penché, affaissé, sans grâce, sans aplomb, sans proportion, et qu'une partie semble prête à s'écrouler, et que tout s'écroule en effet, pour avoir été d'abord mal conduit : de même, si l'on ne peut compter sur le rapport des sens, tous les jugemens seront trompeurs et illusoirs. (LUCRÈCE, IV, 514).

2. Var. : Et sans inclination or choïs (mots supprimés).

comme estant à bout, ains, depuis la semence, va tousjours se changeant et muant d'un à autre; comme de semence humaine se fait premierement dans le ventre de la mere un fruit sans forme, puis un enfant formé, puis estant hors du ventre, un enfant de mammelle; après il devient garçon, puis consequemment un jouvenceau, après un homme faict, puis un homme d'aage, à la fin decrepité vieillard: de maniere que l'aage et generation subsequente va tousjours desfaisant et gastant la precedente:

*Mutat enim mundi naturam totius ætas,  
Ex alioque alius status excipere omnia debet,  
Nec manet ulla sui similis res: omnia migrant,  
Omnia commutat natura et vertere cogit<sup>1</sup>.*

« Et puis<sup>2</sup> nous autres sottement craignons une sorte de mort<sup>3</sup> là où nous en avons desjà passé et en passons tant d'autres: car non seulement, comme disoit Heraclitus, la mort du feu est generation de l'air, et la mort de l'air generation de l'eau, mais encor plus manifestement le pouvons nous voir en nous mesmes. La fleur d'aage se meurt et passe quand la vieillesse survient, et la jeunesse se termine en fleur d'aage d'homme faict, l'enfance en la jeunesse, et le premier aage meurt en l'enfance, et le jour d'hier meurt en celuy du jourd'huy, et le jourd'huy mourra en celuy de demain; et n'y a rien qui demeure ne qui soit tousjours un: car, qu'il soit ainsi, si nous demeurons tousjours mesmes et uns, comment est-ce que nous nous esjouyissons maintenant d'une chose, et maintenant d'une autre? comment est-ce que nous ayons choses contraires ou les haïssons, nous les louons ou nous les blasmons? comment avons nous différentes affections, ne retenant plus le mesme sentiment en

1. Le temps change la face du monde: à un état succède nécessairement un autre état; rien n'est stable, tout se transforme, et la nature est en continuelle métamorphose. (LUCRÈCE, V, 826.)

2. Toute cette partie guillemetée de la page 351 à 354, à l'exception des quatre vers de Lucrèce, est un passage, traduit par Amyot, du traité de Plutarque sur le mot 'Ei, c. 12.

3. Var.: Une *espece* de mort.

la mesme pensée? Car il n'est pas vray-semblable que sans mutation nous prenions autres passions; et ce qui souffre mutation ne demeure pas un mesme, et s'il n'est pas un mesme, il n'est donc pas aussi; ains, quant et l'estre tout un, change aussi l'estre simplement, devenant tousjours autre d'un autre; et par consequent se trompent et mentent les sens de nature, prenans ce qui apparoit pour ce qui est, à faute de bien sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est-ce donc qui est veritablement? Ce qui est eternel, c'est à dire qui n'a jamais eu de naissance n'y n'aura jamais fin; à qui le temps n'apporte jamais aucune mutation: car c'est chose mobile que le temps, et qui apparoit comme en ombre, avec la matiere coulante et fluante tousjours, sans jamais demeurer stable ny permanente à qui appartiennent ces mots: *devant* et *après*, et *a esté* ou *sera*, lesquels tout de prime face montrent evidemment que ce n'est pas chose qui soit: car ce seroit grande sottise et fauceté toute apparente de dire que cela soit qui n'est pas encore en estre, ou qui desjà a cessé d'estre. Et quant à ces mots: *present*, *instant*, *maintenant*, par lesquels il semble que principalement nous soustenons et fondons l'intelligence du temps, la raison le descouvrant le destruit tout sur le champ: car elle le fend incontinent et le part<sup>1</sup> en futur et en passé, comme le voulant voir necessairement desparty en deux. Autant en advient-il à la nature qui est mesurée, comme au temps qui la mesure: car il n'y a non plus en elle rien qui demeure ne qui soit subsistant, ains y sont toutes choses ou nées, ou naisantes, ou mourantes. Au moyen dequoy ce seroit peché de dire de Dieu, qui est le seul qui *est*, que *Il fut* ou *Il sera*: car ces termes là sont declinaisons, passages ou vicissitudes de ce qui ne peut durer ny demeurer en estre. Parquoy il faut conclurre que Dieu seul est, non point selon aucune mesure du temps, mais selon une eternité immuable et immobile, non mesurée par temps ny subjecte à aucune declinaison; devant lequel rien n'est, ny ne sera après, ny plus

1. Var.: Et le *partit*.

nouveau ou plus recent, ains un realement *estant*, qui par un seul *maintenant* emplit le *tousjours*; et n'y a rien qui veritablement soit que luy seul, sans qu'on puisse dire : *Il a esté*, ou : *Il sera*, sans commencement et sans fin ».

A cette conclusion si religieuse d'un homme payen je veux joindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin : « O la vile chose, dict-il, et abjecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité » ! Il n'est mot en toute sa secte stoïque plus veritable que celui-là. Mais de faire la poignée<sup>1</sup> plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'esperer enjamber plus que de l'estanduë de nos jambes, cela est impossible et monstrueux, ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité : car il ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses prises. Il s'esleva si Dieu lui adeste la main<sup>2</sup>; il s'esleva, abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et souslever par la grace divine, mais non autrement<sup>3</sup>.

## CHAPITRE XIII

### *De juger de la mort d'autrui.*

Quand nous jugeons de l'assurance d'autrui en la mort, qui est sans doute la plus remarquable action de la vie

1. Var.: S'il ne s'esleve au dessus de l'humanité! *Voilà un bon mot et un utile desir, mais parcelllement absurde. Car de faire la poignée...*

2. Var.: Lui preste *extraordinairement* la main.

3. Var.: Et se laissant hausser et souslever par *les moyens purement celestes*. C'est à nostre foy chrestienne, non à sa vertu stoïque, de pretendre à cette divine et miraculeuse *metamorphose*.

humaine, il se faut prendre garde d'une chose : que mal aisément on croit estre arrivé à ce point. Peu de gens meurent résolus que ce soit leur heure dernière, et n'est endroit où la piperie de l'esperance nous amuse plus. Elle ne cesse de corner aux oreilles : « D'autres ont bien esté plus malades sans mourir ; l'affaire n'est pas si desesperée qu'on pense ; et, au pis aller, Dieu a bien fait d'autres miracles ». Et advient cela (à mon advis)<sup>1</sup> de ce que, ayant rapporté tout à nous<sup>2</sup>, il semble que l'université des choses souffre aucunement interest à nostre aneantissement<sup>3</sup>, et qu'elle soit compassionnée à nostre estat, d'autant que nostre veuë alterée se represente les choses de mesmes, et nous est avis qu'elles luy faillent à mesure qu'elle leur faut : comme ceux qui voyagent en mer, ausquels il semble que les montagnes, les campagnes, les villes, le ciel, et la terre aille mesme branle<sup>4</sup> et quant et quant eux :

*Provehimur portu, terræque urbesque recedunt<sup>5</sup>.*

Qui veit jamais vieillesse qui ne louast le temps passé et ne blasmast le present, chargeant le monde et les meurs des hommes de sa misere et de son chagrin ?

*Jamque caput quassans, grandis suspirat arator...*

*Et cum tempora temporibus præsentia confert*

*Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis,*

*Et crepat antiquum genus ut pietate repletum<sup>6</sup>.*

Nous entrainons tout avec nous : d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, et qui ne passe pas si

1. Var.: *A mon advis* (mots supprimés).

2. Var.: De ce que nous faisons trop de cas de nous.

3. Var.: Souffre aucunement de nostre aneantissement.

4. Var.: *A qui les montagnes, les campagnes, les villes, le ciel et la terre vont mesme branle.*

5. Nous sortons du port, et la terre et les villes semblent s'éloigner. (VIRGILE, *En.*, III, 72).

6. Secouant la tête, le vieux laboureur soupire ; il compare le présent avec le passé, vante le bonheur de son père et parle sans cesse de la piété des anciens temps. (LUCRÈCE, II, 1165).

aisément ny sans solenne consultation des astres<sup>1</sup>; et le pensons d'autant plus que plus nous avons les esprits enlevés et courages hautains<sup>2</sup>. De là viennent ces mots de Cæsar à son pilote, plus enflez que la mer qui le menassoit :

*Italiam si, cælo auctore, recusas,  
Me pete : sola tibi causa hæc est justa timoris,  
Vectorem non nosse tuum ; perrumpe procellas,  
Tutela secure mei<sup>3</sup> :*

et ceux cy :

*Credit jam digna pericula Cæsar  
Fatis esse suis : Tantisque evertere, dixit,  
Me superis labor est, parva quem puppe sedentem  
Tam magno petiere mari<sup>4</sup> ?*

et cette resverie publique, que le soleil porta en son front, tout le long d'un an, le deuil de sa mort :

*Ille etiam, extincto miseratus Cæsare Romam,  
Cum caput obscura nitidum ferrugine texit<sup>5</sup> :*

et mille semblables, dequoy le monde se laisse si aysément piper, estimant que le pois de nos interests altere aussi le

1. Var.: *Tot circa unum caput tu multantes deos*(1).

2. Var.: Et le pensons d'autant plus que plus nous nous prisons. Comment tant de science se perdrait elle avec tant de dommage, sans particulier soucy des destinées? Une ame si rare et exemplaire ne couste elle non plus à tuer qu'une ame populaire et inutile? Cette vie, qui en couvre tant d'autres, de qui tant d'autres vies dependent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de place, se desplace elle comme celle qui tient à son simple nœud? Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un.

3. A défaut du Ciel, qui te refuse le rivage de l'Italie, vogues-y sous mes auspices. Si tu as peur, c'est que tu ignores qui tu conduis. Lance-toi sans crainte à travers la tempête, César te protège. (LUCAIN, V, 579).

4. César juge enfin le péril à la hauteur de son courage. « Quoi! dit-il, les dieux ont besoin d'un si grand effort pour me perdre? Ils assaillent de toute la mer la petite barque où je suis assis ». (Id., V. 653).

5. Lui aussi, à la mort de César, il eut pitié de Rome et se couvrit d'un voile de deuil. (VIRGILE, *Géorg.*, I, 466).

(1) Tant de dieux en mouvement pour un seul homme. (M. SÉNÈQUE, *Suasor.*, I, 4).

Ciel, et qu'un grand roy luy couste plus à tuer qu'une puce<sup>1</sup>.

Or, de juger la resolution et la constance en celuy qui ne croit pas encore certainement estre au danger, quoy qu'il y soit, ce n'est pas raison; et ne suffit pas qu'il soit mort en cette desmarche, s'il ne s'y estoit mis justement pour cet effect. Il advient à la pluspart de roidir leur contenance et leurs parolles pour en acquerir reputation, qu'ils esperent encore jouir vivans<sup>2</sup>. Et de ceux mesmes qui se sont anciennement donnez la mort, il y a bien à choisir si c'est une mort soudaine ou mort qui ait du temps. Ce cruel empereur romain<sup>3</sup> disoit de ses prisonniers qu'il leur vouloit faire sentir la mort, et si quelcun se deffaisoit en prison, « Celuy là m'est eschapé », disoit-il. Il vouloit estendre la mort et la faire gouster<sup>4</sup> par les tourmens.

*Vidimus et toto quamvis in corpore caso  
Nil animæ letale datum, moremque nefandæ  
Durum sævitæ pereuntis parcere morti*<sup>5</sup>.

De vray ce n'est pas si grande chose d'establir, tout sain et tout rassis, de se tuer; il est bien aisé de faire le mauvais avant que de venir aux prises: de maniere que le plus effeminé homme du monde, Heliogabalus, parmy ses plus lasches

1. Var.: Estimant que *noz interests alterent le Ciel* et que son infinité se formalise de *noz menues actions*. *Non tanta cælo societas nobiscum est ut nostro fato mortalis sit ille quoque siderum fulgor*(4).

2. Var.: D'autant que j'en ay veu mourir la fortune a disposé les contenances, non leur dessein.

3. Le *cruel empereur romain* qui voulait faire sentir la mort à ses prisonniers est Caligula: « Fais en sorte qu'il se sente mourir », disoit-il au bourreau: *Ita feri ut mori sentiat*. Voy. SÛETONE, *Caligula*, c. 30. Mais les mots rapportés plus loin par Montaigne, « Celuy là m'est eschapé », sont de Tibère au sujet de Carvilius, qui s'était suicidé pour échapper au supplice: *Carvillus me evasit*. Voy. SÛETONE, *Tibère*, c. 61.

4. Var.: Et la faire sentir.

5. Nous l'avons vu vivant dans un corps tout meurtri, dont on prolongeait l'agonie par un raffinement de cruauté. (LUCAIN, IV, 178).

(4) Il n'y a pas une si grande alliance entre le Ciel et nous qu'à notre mort les astres doivent s'éteindre. (PLINE, *Nat. Hist.*, II, 8).

amys, et leur dit qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guerir, et que tout ce qu'il faisoit pour allonger sa vie allongeoit aussi et augmentoit sa douleur, il estoit delibéré de mettre fin à l'un et à l'autre, les priant de trouver bonne sa deliberation, et, au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en détourner. Or, ayant choisi de se tuer par abstinence, voylà sa maladie guerie par accidant : ce remede qu'il avoit employé pour se deffaire le remet en santé. Les medecins et ses amis, faisans feste d'un si heureux evenement et s'en resjouyssans avec luy, se trouverent bien trompez ; car il ne leur fut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy falloit il un jour franchir ce pas, et qu'en estant si avant, il se vouloit oster la peine de recommencer un' autre fois. Cettuy-cy, ayant reconnu la mort tout à loisir, non seulement ne se descourage pas au joindre, mais il s'y acharne ; car, estant satisfait en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par braverie d'en voir la fin. C'est bien loing au delà de ne craindre point la mort, que de la vouloir gouster<sup>1</sup> et savourer<sup>2</sup>.

Tullius Marcellinus, jeune homme romain, voulant anticiper l'heure de sa destinée pour se deffaire d'une maladie qui le gourmandoit plus qu'il ne vouloit souffrir, quoy que les medecins luy en promissent guerison certaine, sinon si soudaine, appella ses amis pour en deliberer. Les uns, dit Seneca, luy donnoyent le conseil que par lascheté ils eussent prins pour eux mesmes ; les autres, par flaterie, celui qu'ils pensoyent luy devoir estre plus agreable ; mais un stoicien luy dit ainsi : « Ne te travaille pas, Marcellinus, comme si tu deliberois de chose d'importance : ce n'est pas

1. Var. : Que de la vouloir *taster*.

2. Var. : L'histoire du philosophe Cleanthes est fort pareille. Les gengives luy estoient enflées et pourries ; les medecins luy conseilleroient d'user d'une grande abstinence. Ayant jeuné deux jours, il est si bien amendé qu'ils luy declarent sa guarison et permettent de retourner à son train de vivre accoustumé. Luy, au rebours, goustant desjà quelque douceur en cette defaillance entreprend de ne se retirer plus arriere et franchir le pas qu'il avoit fort avancé.

grand' chose que vivre, tes valets et les bestes vivent ; mais c'est grand' chose de mourir honnestement, sagement et constamment. Songe combien il y a que tu fais mesme chose, manger, boire, dormir ; boire, dormir et manger. Nous roüons sans cesse en ce cercle ; non seulement les mauvais accidans et insupportables, mais la satieté mesme de vivre donne envie de la mort ». Marcellinus n'avoit besoing d'homme qui le conseillast, mais d'homme qui le secourust. Les serviteurs craignoyent de s'en mesler, mais ce stoïcien<sup>1</sup> leur fit entendre que les domestiques sont soupçonnez, lors seulement qu'il est en doute si la mort du maistre a esté volontaire ; autrement, qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher que de le tuer, d'autant que

*Invitum qui servat idem facit occidenti*<sup>2</sup>.

Après il advertit Marcellinus qu'il ne seroit pas messeant, comme le dessert des tables se donne aux assistans, nos repas faicts, aussi, la vie finie, de distribuer quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres. Or estoit Marcellinus de courage franc et liberal : il fit départir quelque somme à ses serviteurs, et les consola. Au reste, il n'y eut besoing de fer ny de sang : il entreprit de s'en aller de cette vie, non de s'en fuir ; non d'eschapper à la mort, mais de l'essayer. Et, pour se donner loisir de la marchander, ayant quitté toute nourriture, le troisieme jour après, s'estant faict arroser<sup>3</sup> d'eau tiede, il defaillit peu à peu et non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit.

De vray, ceux qui ont essayé<sup>4</sup> ces defaillances de cœur, qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aucune douleur, voire plustost<sup>5</sup> quelque plaisir, comme d'un passage au sommeil et au repos. Voylà des morts estudiées et digerées.

1. Var.: Mais ce *philosophe*.

2. Sauver un homme malgré lui, c'est comme si on le tuait. (HORACE, *Art poét.*, 467).

3. Var.: Le troisieme jour *suivant*, après s'estre faict arroser.

4. Var.: Qui ont eu.

5. Var.: *Atns* plustost.

Mais, afin que le seul Caton peust fournir de tout exemple<sup>1</sup> de vertu, il semble que son bon destin luy fit avoir mal en la main dequoy il se donna le coup, pour qu'il<sup>2</sup> eust loisir d'affronter la mort et de la coleter, renforçant le courage au dangier, au lieu de l'amollir. Et si c'eust esté à moy à le représenter<sup>3</sup> en sa plus superbe assiete, c'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles, plustost que l'espée au poing, comme firent les statueres de son temps; car ce second meurtre fut bien plus furieux que le premier.

## CHAPITRE XIV

*Comme nostre esprit s'empesche soy-mesmes.*

C'est une plaisante imagination de concevoir un esprit balancé justement entre deux pareilles envyes: car il est indubitable qu'il ne prendra jamais party, d'autant que l'inclination<sup>4</sup> et le chois porte inequalité de pris; et qui nous logeroit entre la bouteille et le jambon, avec pareille envie<sup>5</sup> de boire et de menger, il n'y auroit sans doute remede que de mourir de soif et de fain. Pour pourvoir à cet inconvenient, les stoiciens, quand on leur demande d'où vient en nostre ame le chois<sup>6</sup> de deux choses indifferentes, et qui faict que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'autre, estans tous pareils, et<sup>7</sup> n'y ayans au-

1. Var.: A tout exemple.

2. Var.: A ce qu'il.

3. Var.: De le représenter.

4. Var.: D'autant que l'application.

5. Var.: Avec egal appetit.

6. Var.: L'election.

7. Var.: Estans tous pareils, et (mots supprimés).

cune raison qui nous pousse au chois<sup>1</sup>, respondent que ce mouvement de l'ame est extraordinaire et déréglé, venant en nous d'une impulsion estrangiere, accidentale et fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aucune chose ne se presente à nous où il n'y ait quelque difference, pour legiere qu'elle soit; et que, ou à la veuë ou à l'atouchement, il y a tousjours quelque chois qui nous touche<sup>2</sup> et attire, quoy que ce soit imperceptiblement.

Pareillement qui presupposera une fisselle egalement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe; car par où voulez vous que la faucée commence? et de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature.

Qui joindroit encore à cecy les propositions geometriques qui concluent par la certitude de leurs demonstrations le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference, et qui trouvent deux lignes s'approchant sans cesse l'une de l'autre et ne se pouvant jamais joindre, et la pierre philosophale, et quadrature du cercle, où la raison et l'effect sont si opposites, en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline, *solum certum nihil esse certi, et homine nihil miserius aut superbius*, qu'il n'est rien certain que l'incertitude, et rien plus miserable et plus fier que l'homme<sup>3</sup>?

## CHAPITRE XV

*Que nostre desir s'accroit par la malaisance.*

Il n'y a raison qui n'en aye une contraire, dict le plus sage party des philosophes. Je remachois tantost ce tres-

1. Var.: Qui nous incline à la preference.

2. Var.: Qui nous tente.

3. Var.: Qu'il n'est rien certain que l'incertitude, etc. (passage supprimé).

beau mot<sup>1</sup> et tres-veritable<sup>2</sup> qu'un ancien allegue pour le mespris de la vie : « Nul bien nous peut apporter plaisir, si ce n'est celuy à la perte duquel nous sommes preparez<sup>3</sup> » ; voulant gagner par là que la fruition de la vie ne nous peut estre vraiment plaisante, si nous sommes en crainte de la perdre. Il se pourroit toutes-fois dire, au rebours, que nous serrons et embrassons ce bien, d'autant plus ferme<sup>4</sup> et avecques plus d'affection que nous le voyons nous estre moins seur et que nous le craignons nous estre osté<sup>5</sup>. Car il se sent evidemment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, que nostre volonté s'esguise aussi par le contraste :

*Si nunquam Danaen habuisset ahenea turris,  
Non esset Danae de Jove facta parens<sup>6</sup>;*

et qu'il n'est rien naturellement si contraire à nostre goust que la satieté qui vient de l'aisance, ny rien qui l'éguise tant que la rareté et difficulté : *omnium rerum voluptas ipso quo debet fugare periculo crescit<sup>7</sup>.*

*Galla, nega: satiatur amor, nisi gaudia torquent<sup>8</sup>.*

Pour tenir l'amour en haleine, Licurgue ordonna que les mariez de Lacedemone ne se pourroient pratiquer qu'à la desrobée, et que ce seroit pareille honte de les rencontrer couchés ensemble qu'avecques d'autres. La difficulté des assignations, le dangier des surprises, la honte du lendemain,

1. Var.: *Ce beau mot.*

2. Var.: *Et tres-veritable* (mots supprimés).

3. Var.: *In æquo est dolor amissæ rei, et timor amittendæ* (1).

4. Var.: *D'autant plus estroit.*

5. Var.: *Et craignons qu'il nous soit osté.*

6. Si Danaë n'avait pas été enfermée dans une tour d'airain, jamais elle n'eût donné un fils à Jupiter. (OVIDE, *Amor.*, II, XIX, 27).

7. En toutes choses, le plaisir croit en raison du péril qui devrait nous en éloigner. (SÉNÈQUE, *de Benefic.*, VII, 9).

8. Repousse-moi, Galla; l'amour se rassasie lorsque ses joies ne sont pas assaisonnées d'un peu de tourment. (MARTIAL, IV, 37).

(1) Le chagrin d'avoir perdu une chose et la crainte de la perdre affectent également l'esprit. (SÉNÈQUE, *Epist.*, 98).

*Et languor, et silentium,  
...et latere*

*Petitus imo spiritus<sup>1</sup>,*

c'est ce qui donne pointe à la sauce<sup>2</sup>. La volupté mesme cherche à s'irriter par la douleur : elle est bien plus sucrée quand elle cuit et quand elle escorche. La courtisane Flora disoit n'avoir jamais couché avecques Pompeius, qu'elle ne luy fist<sup>3</sup> porter les merques de ses morsures.

*Quod petiere premunt arcte, faciuntque dolorem  
Corporis, et dentes inlidunt sæpe labellis...  
Et stimuli subsunt, qui instigant lædere id ipsum,  
Quodcunque est, rabies unde illæ germina surgunt<sup>4</sup>.*

Il en va ainsi par tout ; la difficulté donne pris aux choses. Ceux de la Marche d'Ancone<sup>5</sup> font plus volontiers leurs veuz à saint Jacques, et ceux de Galice à Nostre Dame de Lorete ; on fait au Liege<sup>6</sup> grande feste des bains de Luques, et en la Toscane à ceux d'Aspa ; il ne se voit guiere de Romains en l'escole de l'escrime à Romme, qui est plaine de François. Ce grand Caton se trouva, aussi bien que nous, desgousté de sa femme tant qu'elle fut siene, et la desira quand elle fut à un autre<sup>7</sup>. Nostre appetit mesprise et outrepasse ce qui luy est en main, pour courir après ce qu'il n'a pas :

1. Et la langueur, et le silence, et les soupirs tirés du fond du cœur. (HORACE, *Epod.*, XI, 9).

2. Var. : Combien de jeux tres-lascivement plaisants naissent de l'honneste et vergongneuse maniere de parler des ouvrages de l'amour!

3. Var. : Qu'elle ne luy eust fait.

4. Ils pressent étroitement l'objet de leur amour jusqu'à le faire souffrir, et souvent ils lui mordent les lèvres. Un secret aiguillon les anime contre l'objet qui allume la fureur de leurs transports. (LUCRÈCE, IV, 1700).

5. La Marche d'Ancone, en Italie, où est Notre-Dame de Lorette.

6. A Liège, ou aux eaux de Spa, près de Liège, appelées ici par Montaigne les bains d'Aspa.

7. Var. : J'ay chassé au haras un vieil cheval duquel, à la senteur des juments, on ne pouvoit venir à bout. La facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes ; mais, envers les estrangeres et la premiere qui passe le long de son pastis, il revient à ses importuns hannissements et à ses chaleurs furieuses comme devant.

*Transvolat in medio posita, et fugentia captat*<sup>1</sup>.

Nous defendre quelque chose, c'est nous en donner envie:

*Nisi tu servare puellam*

*Incipis, incipiet desinere esse mea*<sup>2</sup>;

nous l'abandonner tout à fait, c'est nous en engendrer mespris : la faute et l'abondance retombent en mesme inconvenient :

*Tibi quod superest, mihi quod defit, dolet*<sup>3</sup>.

Le desir et la jouissance nous mettent en peine pareille. La rigueur des maistresses est ennuyeuse, mais l'aisance et la facilité l'est, à dire verité<sup>5</sup>, encores plus : d'autant que le mescontentement et la cholere naissent de l'estimation en quoy nous avons la chose desirée, éguisent l'amour, le picquent<sup>6</sup> et le reschauffent; mais la satieté engendre le desgoust : c'est une passion mousse, hebetée, lasse et endormie.

*Si qua volet regnare diu, contemnat amantem*<sup>7</sup>.

*Contemnite*<sup>8</sup>, amantes :

*Sic hodie veniet si qua negavit heri*<sup>9</sup>.

Pourquoy a l'on voilé jusques au dessous des talons ces beautez que chacune desire monstrer, que chacun desire voir? Pourquoy couvrent elles de tant d'empeschemens les uns sur les autres les parties où loge principalement nostre

1. Il dédaigne ce qu'il a sous la main et court après ce qui fuit. (HORACE, *Sat.*, I, II, 108).

2. Si tu ne surveilles pas ta maîtresse, elle cessera bientôt d'être à moi. (OVIDE, *Amor.*, II, XIX, 47).

3. Tu te plains de ton superflu, et moi du manque du nécessaire. (TÉRENCE, *Phorm.*, acte I, sc. III, v. 9).

4. Var. : Nous mettent pareillement en peine.

5. Var. : A vray dire.

6. Var. : Le picquent (mots supprimés).

7. Si tu veux régner longtemps sur ton amant, dédaigne ses prières. (OVIDE, *Amor.*, II, XIX, 33).

8. Amants, faites les dédaigneux : celle qui vous a refusé hier viendra s'offrir à vous aujourd'hui. (PROPERCE, II, XIV, 49).

9. Var. : Pourquoy inventa Popæa de masquer les beautez de son visage que pour les rencherir à ses amants?

desir et le leur? et à quoy servent ces gros bastions dequoy les nostres viennent d'armer leurs flancs qu'à lurrer nostre appetit par la difficulté<sup>1</sup> et nous attirer à elle en nous esloignant?

*Et fugit ad salices, et se cupide ante videri<sup>2</sup>.*

*Interdum tunica duxit operta moram<sup>3</sup>.*

A quoy sert l'art de cette honte virginalle, cette froideur rassise, cette contenance pleine de severité<sup>4</sup>, cette profession d'ignorance des choses qu'elles sçavent mille fois<sup>5</sup> mieux que nous qui les en instruons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander et fouler à nostre appetit toute cette ceremonie et tous ces respects<sup>6</sup>? car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encore, d'affolir et desbaucher cette molle douceur et cette pudeur enfantine, et de ranger à la mercy de nostre ardeur une severité fiere et magistrale<sup>7</sup>: C'est gloire, disent-ils, de triompher de la rigueur<sup>8</sup>, de la modestie, de la chasteté et de la temperance; et qui deconseille aux dames ces parties là, il les trahit et soy-mesmes. Il faut croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles nous en haïssent mortellement<sup>9</sup> et s'accordent à nostre importunité d'une force forcée. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas dequoy se faire savourer et guster<sup>10</sup> sans cette entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, et de la plus parfaite<sup>11</sup> qu'en aucune autre

1 Var. : *Par la difficulté* (mots supprimés).

2. Elle court se cacher derrière les saules, mais auparavant elle a fait en sorte d'être aperçue. (VIRGILE, *Buc.*, III, 65).

3. Parfois elle a fait de sa robe un rempart contre mes entreprises. (PROPERCE, II, xv, 6).

4. Var. : *Cette contenance severe.*

5. Var. : *Mille fois* (mots supprimés).

6. Var. : *Toute cette ceremonie et ces obstacles.*

7. Var. : *Une gravité froide et magistrale.*

8. Var. : *De la rigueur* (mots supprimés).

9. Var. : *Mortellement* (mot supprimé).

10. Var. : *Et guster* (mots supprimés).

11. Var. : *Et de la plus fine.*

nation<sup>1</sup>, comment il faut qu'elle cherche d'autres moyens estrangers et d'autres arts pour se rendre agreable ; et si, à la verité, quoy qu'elle face, estant venale et publique, elle demeure foible et languissante : tout ainsi que, mesme en la vertu, de deux effets pareils, nous tenons ce<sup>2</sup> neantmoins celuy-là le plus beau et plus digne auquel il y a plus d'empeschement et de hazard proposé.

C'est un effect de la Providence divine de permettre sa sainte Eglise estre agitée, comme nous la voyons, de tant de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les ames pies, et les r'avoir de l'oisiveté et du sommeil où les avoit plongées une si longue tranquillité. Si nous contrepoisons la perte que nous avons faicte par le nombre de ceux qui se sont desvoyez au gain qui nous vient pour nous estre remis en haleine, resuscité nostre zele et nos forces à l'occasion de ce combat, je ne sçay si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le neud de nos mariages pour avoir osté tout moyen de les dissoudre ; mais d'autant s'est dépris et relasché le neud de la volonté et de l'affection que celuy de la contrainte s'est estroicy. Et, au rebours, ce qui tint les mariages à Rome si long temps en honneur et en seurté fut la liberté de les rompre qui voudroit. Ils aymoient mieux leurs femmes<sup>3</sup> d'autant qu'ils les pouvoient perdre ; et, en pleine licence de divorces, il se passa cinq cens ans et plus avant que nul s'en servist.

*Quod licet ingratum est ; quod non licet acrius urit<sup>4</sup>.*

A ce propos se pourroit joindre l'opinion d'un ancien, que les supplices aiguissent les vices plustost qu'ils ne les amortissent ; qu'ils n'engendrent point le soing de bien

1. Var. : *Qu'en aucune autre nation* (mots supprimés).

2. Var. : *Ce* (mot supprimé).

3. Var. : Ils *gardoient* mieux leurs femmes.

4. Ce qui est permis n'a plus de charme ; ce qui est défendu irrite les désirs. (OVIDE, *Amor.*, II, XIX, 3).

faire, c'est l'ouvrage de la raison et de la discipline, mais plustost<sup>1</sup> un soing de n'estre surpris en faisant mal :

*Latius excisæ pestis contagia serpunt*<sup>2</sup>.

Je ne sçay pas qu'elle soit vraye, mais cecy sçay-je par experience que jamais police ne se trouva reformée par là : l'ordre et le<sup>3</sup> reglement des meurs dépend de quelque autre moyen<sup>4</sup>. Il y a nation où la closture des jardins et des champs qu'on veut conserver se fait d'un filet de coton, et se trouve bien plus seure et plus ferme que nos fossez et nos hayes<sup>5</sup>.

1. Var. : Mais *seulement*.

2. Le mal qu'on croyait avoir étouffé s'étend plus loin. (RUTILIUS, *Itinerar.*, I, 397).

3. Var. : *Le* (mot supprimé).

4. Var. : Les histoires grecques font mention des Argippees, voisins de la Scythie, qui vivent sans verge et sans baston à offenser ; que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer, mais quiconqué s'y peut sauver, il est en franchise, à cause de leur vertu et sainteté de vie ; et n'est aucun si osé d'y toucher. On recourt à eux pour appointer les differents qui naissent entre les hommes d'ailleurs.

5. Var. : *Furem signata sollicitant. Aperta effractarius præterit* (1). A l'aventure, sert entre autres moyens l'aisance à couvrir ma maison de la violence de noz guerres civiles. La defense attire l'entreprise, et la deflance l'offense. J'ay affoibly le dessein des soldats, ostant à leur exploit le hazard et toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé de leur servir de titre et d'excuse. Ce qui est fait courageusement est toujours fait honorablement, en temps où la justice est morte. Je leur rens la conquête de ma maison lasche et traistresse : elle n'est close à personne qui y heurte ; il n'y a pour toute provision qu'un portier d'ancien usage et ceremonie, qui ne sert pas tant à defendre ma porte qu'à l'offrir plus decemment et gratieusement ; je n'ay ny garde ny sentinelle que celle que les astres font pour moy. Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense, s'il ne l'est bien à poinct. Qui est ouvert d'un costé l'est par tout. Noz peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'assaillir, je dy sans batterie et sans armée, et de surprendre noz maisons croissent tous les jours au dessus des moyens de se garder. Les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là : l'invasion touche tous, la defense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle fut faite ; je n'y ay rien adjousté de ce costé là, et craindroy que sa force se tournast contre moy-mesme ; joint qu'un temps paisible requerra qu'on les defortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regaigner, et est difficile de s'en asseurer : car, en matiere de guerres

(1) Les serrures attirent les voleurs. Celui qui vole avec effraction n'entre pas dans les maisons ouvertes. (SENÈQUE, *Epist.*, 68).

intestines, vostre vallet peut estre du party que vous craignez ; et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent inflables avec couverture de justice. Les finances publiques n'entretiendront pas noz garnisons domestiques, elles s'y espuiseroient. Nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruine, ou plus incommodeement et injurieusement encore, sans celle du peuple. L'estat de muerie ne seroit guere pire. Au demeurant, vous y perdez vous ; vos amis mesmes s'amusedent à accuser vostre invigilance et improvidence plus qu'à vous plaindre, et l'ignorance et nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardées se sont perduës, où ceste cy dure, me fait soupçonner qu'elles se sont perduës de ce qu'elles estoyent gardées. Cela donne et l'envie et la raison à l'assaillant : toute garde porte visage de guerre. Qui se jettera, si Dieu veut, chez moy, mais tant y a que je ne l'y appelleray pas : c'est la retraite à me reposer des guerres. J'essaye de soustraire ce coing à la tempeste publique, comme je fay un autre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de forme, se multiplier et diversifier en nouveaux partys, pour moy je ne bouge. Entre tant de maisons armées, moy seul, que je sçache de ma condition, ay flé purement au Ciel la protection de la mienne, et n'en ay jamais osté ny vaisselle d'argent, ny titre, ny tapisserie. Je ne veux ny me craindre, ny me sauver à demy. Si une pleine recognoissance acquiert la faveur divine, elle me durera jusqu'au bout ; sinon, j'ay tousjours assez duré pour rendre ma durée remarquable et enregisttable. Comment ? il y a bien trente ans.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME DEUXIÈME

---

CHAPITRE PREMIER. — De l'Inconstance de nos actions.....	1
CHAPITRE II. — De l'Ivrongnerie.....	9
CHAPITRE III. — Coustume de l'isle de Cea.....	19
CHAPITRE IV. — A demain les affaires.....	34
CHAPITRE V. — De la Conscience.....	37
CHAPITRE VI. — De l'Exercitation.....	42
CHAPITRE VII. — Des Recompenses d'honneur.....	54
CHAPITRE VIII. — De l'Affection des peres aux enfans....	59
CHAPITRE IX. — Des Armes des Parthes.....	83
CHAPITRE X. — Des Livres.....	88
CHAPITRE XI. — De la Cruauté.....	108
CHAPITRE XII. — Apologie de Raimond Sebond.....	128
CHAPITRE XIII. — De juger de la mort d'autrui.....	354
CHAPITRE XIV. — Comme nostre esprit s'empesche soy- mesmes.....	362
CHAPITRE XV. — Que nostre desir s'accroit par la malai- sance.....	363

---

AUXERRE-PARIS. — IMPRIMERIE A. LANIER

---



# LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

*Français et Étrangers*

Les éditions, à très bas prix, des auteurs classiques, tout en servant à la diffusion des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, ont le défaut de ne pas faire bonne figure dans une bibliothèque.

Il fallait trouver le volume économique et présentable, à placer sur les rayons de ce meuble, cher à toute personne un peu soucieuse des choses intellectuelles de la vie.

La publication de cette édition, basée sur un tirage énorme, remplit ce but. Chaque auteur est annoté par un de nos meilleurs écrivains. Il paraît deux volumes par mois.

## VOLUMES PARUS :

**BOILEAU**, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.

**PASCAL**, PENSÉES.

**RACINE**, THÉÂTRE.

**LA BRUYÈRE**, CARACTÈRES.

**BEAUMARCHAIS**, THÉÂTRE.

**M<sup>me</sup> de LA FAYETTE**,

MÉMOIRES ; PRINCESSE DE CLÈVES.

**RABELAIS**, ŒUVRES.

**DANTE**, LA DIVINE COMÉDIE.

**X. DE MAISTRE**, ŒUVRES.

**CORNEILLE**, THÉÂTRE.

**LA FONTAINE**, FABLES.

— CONTES.

**BERNARDIN DE SAINT-**

**PIERRE**, PAUL ET VIRGINIE.

**VOLTAIRE**, DICTIONNAIRE PHI-

LOSOPHIQUE.

**HOMÈRE**, ILIADÉ.

— ODYSSEÉ.

**FÉNELON**, TÉLÉMAQUE.

**BOSSUET**, ORAISONS FUNÈBRES.

**BRANTOME**, DAMES GALANTES.

**MOLIÈRE**, THÉÂTRE.

**PASCAL**, LES PROVINCIALES.

**J. J. ROUSSEAU**, CONFESIONS.

**CHATEAUBRIAND**, ATALA ;  
RENÉ ; LE DERNIER ABENCÉRAGE.

**DANIEL DE FOE**, ROBINSON  
CRUSOÉ.

**GÛTHE**, WERTHER ; FAUST ; HER-  
MANN ET DOROTHÉE.

**VIRGILE**, L'ÉNÉIDE.

**MONTESQUIEU**, LETTRES  
PERSANES.

**LA ROCHEFOUCAULD**,  
MAXIMES.

**SÉVIGNÉ (M<sup>me</sup> de)**, LETTRES  
CHOISIES.

**DIDEROT**, LA RELIGIEUSE ; LE  
NEVEU DE RAMEAU.

**ARISTOPHANE**, THÉÂTRE.

**DESCARTES**, DISCOURS DE LA  
MÉTHODE ; MÉDITATIONS MÉTAPHY-  
SIQUES.

**STÆL (M<sup>me</sup> de)**, DE L'ALLE-  
MAGNE.

**SPINOZA**, ETHIQUE.

**MONTAIGNE**, ESSAIS.

SOUS PRESSE :

**VOLTAIRE**, CHARLES XII.

**MARIVAUD**, THÉÂTRE.

**SCHILLER**, LES BRIGANDS

MARIE-STUART ; GUILLAUME-TELL.

Etc., etc., etc.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine, 1 fr. 75